

# DÉGUISEMENTS



10 nouvelles de  
**Sergio Gaut vel Hartman**

Tous les textes sont © Sergio Gaut vel Hartman et Pierre Jean Brouillaud pour la traduction de l'espagnol (Argentine) vers le français. L'illustration de couv. est © René Magritte. Reproduction interdite sans autorisation.

## TABLE

POUR SERVIR DE PRÉFACE (PIERRE JEAN BROUILLAUD) .....	4
LE DÉGUISEMENT .....	6
ACCROCHAGE AU BORD DU TORRENT .....	16
DE MORT NATURELLE .....	24
NOUS TROIS .....	31
LE CERCLE SE REFERME .....	42
NAUFRAGÉ DE SOI .....	53
BIZARRE, BIZARRE .....	63
TRIANGLES DE COULEUR .....	65
LES CONTAMINÉS .....	80
UN JOUR PARMIS D'AUTRES .....	89
L'AUTEUR .....	97

# Pour servir de préface

(Pierre Jean Brouillaud)

Tout a commencé...

Le lecteur excusera une ouverture aussi conventionnelle.

Mais en fait

Tout a bien commencé ce jour de 2003 (ou 2004) où Jean-Pierre Planque m'a communiqué l'original du texte de Sergio Gaut Vel Hartman qui allait devenir, dans sa version française, LE DÉGUISEMENT.

Tout a donc commencé par LE DÉGUISEMENT.

Et c'est tout un programme pour un auteur à transformations qui collectionne les facettes et les masques.

Aussi inquiétant que prolifique (ne serait-il pas capable de mener trente récits de front ?), Sergio est passé maître dans l'art du nouvelliste, celui du retournement de situation. Il n'a jamais cessé de nous impressionner par l'intensité dramatique du récit, par la maîtrise avec laquelle il joue des ressorts du fantastique, joue de l'absurde, de l'humour, des séries spatiales et temporelles qu'il inverse, hache et télescope à l'envi, par son art souverain de la « chute » ainsi que par l'audace avec laquelle il nous offre des frissons métaphysiques – juste ce qu'il faut, sans insister.

Sergio sait transcender, avec une étonnante plasticité, l'événement historique ou familial, que ce soit la Shoah dans TRIANGLES DE COULEURS et dans l'admirable UN JOUR COMME LES AUTRES, ou encore l'époque douloureuse traversée par l'Argentine, son pays, dans LE CERCLE SE REFERME... On notera comment, dans LES CONTAMINÉS, la structure heurtée du récit procédant par flashes, passant sans cesse de la première à la troisième personne, correspond aux ruptures et aux dérives de notre monde en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle.

Et Sergio parvient tout autant à donner une densité physique, une réalité souvent tactile, à ses personnages et aux scènes décrites. Le corps est toujours présent, avec son poids et son épaisseur, le plus souvent dans la souffrance. Je souffre, donc je suis. C'est la cruelle leçon de TRIANGLES DE COULEURS. Le corps devient personnage principal capable de se dédoubler, et le dialogue s'engage alors entre ce que l'on n'ose plus appeler les deux « identités », comme dans

l'hallucinant NAUFRAGÉ DE SOI. Il devient le lieu même du drame, lieu qui se nomme... *Korpus*.

Et le « personnage » (attention ! les mots sont minés) se demande à juste titre : « En quel genre de monstre suis-je en train de me transformer ? »

Vous noterez aussi la double et équivoque conclusion que nous apportent LES CONTAMINÉS et UN JOUR COMME LES AUTRES. Une « chute » qui est rebondissement. À la fois fermeture et ouverture...

Maintenant, le mieux que puisse faire le traducteur est de rendre tout de suite la parole à Sergio Gaut Vel Hartman.

Bonne lecture.

Pierre Jean Brouillaud

## Le Déguisement

Il était distrait, l'esprit plongé dans les affres d'une douleur récente. C'est pourquoi, quand le mendiant entra dans le wagon en bredouillant quelques phrases, il ne lui prêta pas attention.

« Y a personne qui m'envoie. C'est pour moi que je demande. Pour moi que je demande. Un peu d'argent, s'il vous plaît. »

Les mots sortaient difficilement, et il fallait du temps pour faire le lien entre eux et le volumineux personnage qui oscillait dans le couloir au rythme du train.

« Y a personne qui m'envoie. C'est pour moi que je demande. J'ai eu un accident. Faut que vous m'aidiez. Un peu d'argent, s'il vous plaît. »

Bizarre, se dit-il. Il y a quelque chose qui ne colle pas. Il observa le mendiant de plus près et perçut le décalage entre le discours, répété comme une rengaine, et les gestes du mendiant qui repérait son entourage. Il était plus de six heures du soir, l'heure de pointe. La voiture était pleine de gens qui rentraient chez eux, en banlieue. Mais le mendiant se déplaçait comme si le train était vide. Il ment, pensa-t-il. Il fait semblant, c'est sûr qu'il interprète un personnage créé pour faire la manche. Il ne fut pas surpris. Même si ça relève du folklore urbain plutôt que d'une étude sérieuse, tout le monde sait que la mendicité est souvent exercée d'une manière aussi professionnelle que l'horlogerie ou l'entretien des meubles. Il décida que ça ne valait pas la peine de se torturer les méninges. Il chercha quelques pièces de monnaie et se prépara à les lui donner quand il s'approcherait.

Tout en serait resté là si le mendiant n'avait pas laissé échapper une exclamation, sans doute parce qu'il recevait de la fausse monnaie. Il ne fut pas surpris par l'exclamation en soi. Il ne l'aurait pas été, même si l'exclamation avait été émise dans une autre langue. La bizarrerie venait du fait que, un instant, une infime fraction de seconde, le mendiant avait oscillé, à la limite du perceptible, montrant que, sous son enveloppe humaine se trouvait un artefact, ou quelque chose qui semblait humain mais ne l'était pas. Il se frotta les yeux, déconcerté, comme s'il était logique d'expliquer le phénomène par une illusion d'optique. Quand le mendiant arriva près de lui, il tenta de découvrir un autre signe qui mettrait en évidence la véritable nature du personnage, mais il ne voyait qu'un type corpulent, très

handicapé par une forte attaque cérébrale : il traînait la jambe gauche, et le bras du même côté semblait un morceau de chair morte. Les difficultés de diction étaient masquées par la répétition du même discours. Simplement, la voix tremblait chaque fois qu'elle prononçait le mot « accident ». Il lui donna les pièces qu'il avait préparées. Le mendiant s'arrêta et dit :

« Dieu vous bénisse et vous rende le double. »

Ensuite, dans un mouvement qui démentait l'infirmité du bras, il serra le poing, et les pièces disparurent. Il ne les mit ni dans la poche ni dans la casquette accrochée à sa ceinture. Encore une illusion d'optique ? Il se dit qu'il ne perdrait rien à affronter le personnage. Dans le pire des cas, il obtiendrait une réponse incompréhensible, non programmée, ou rien du tout. Mais le mendiant lui avait déjà tourné le dos et poursuivait son chemin dans le wagon plein à craquer, la jambe traînante et la main qui pendait, flasque, au bout du bras. Il ne s'excusait pas, se propulsait et passait entre les gens, tel une machine programmée pour remplir cet objectif.

Un épisode banal. C'était terminé. Est-ce que ça avait un sens de continuer à s'interroger sur ce qu'il avait vu, sur un possible artefact déguisé en mendiant ? Une machine à demander l'aumône. Astucieux. Une fois amortis les frais de conception et de construction, on disposerait d'une source inépuisable de gains, fonctionnant vingt-quatre heures sur vingt-quatre, toute l'année, pendant des années, infatigable, efficace. Les frais d'entretien seraient minimales : les machines ne mangent pas, ne dorment pas, ne reçoivent pas de salaire, ne forment pas de revendication sociale, ne réclament pas de vacances, ne tombent pas malades... Parfait ! Il écarta une idée trop fantaisiste et ne tarda pas à retomber dans sa profonde tristesse. En réalité, ça n'avait pas d'importance. Même s'il en allait comme il l'avait imaginé, ça n'avait pas d'importance.

Toutefois, quand le mendiant passa dans l'autre voiture, il le suivit des yeux. Il y avait une coïncidence, pour le moins curieuse. Le dernier wagon à parcourir correspondait exactement à l'arrivée au terminus. Huit voitures, dix-huit stations. Mathématiquement exact, concession spectaculaire à la symétrie qui, dans la réalité, s'obstine bien souvent à nous échapper.

Une fois descendu, il prolongea ses investigations, se trouvant à vingt pas derrière le mendiant. L'homme (il ne parvenait pas à accepter que sa vision puisse

se confirmer) restait près de la dernière porte du dernier wagon, celle qui, lorsque le convoi partirait en sens inverse pour aller du terminus à la tête de ligne, deviendrait la première porte du premier wagon. La précision mathématique dont faisait preuve l'estropié continuait à heurter la logique.

Son aspect et son comportement donnaient l'impression que l'homme pouvait, bien qu'avec beaucoup de difficulté, se débrouiller par lui-même, mais la façon dont son travail était organisé démontrait le contraire. Il crut entrevoir fugacement un changement d'attitude quand les nouveaux voyageurs occupèrent leurs places, mais il n'y accorda pas d'importance. C'est à ce moment qu'il décida de suivre le mendiant jusqu'au bout du monde s'il le fallait. Il n'avait rien d'important de prévu, personne ne l'attendait, et, de toute façon, ça lui ferait du bien de se concentrer sur une entreprise qui tenait du roman, même s'il s'agissait d'une illusion, d'une affaire ridicule.

Le convoi était sur le point de partir quand, à la dernière seconde, le mendiant monta dans le train. Alors, lui qui était perdu dans ses pensées dut courir pour ne pas laisser l'autre s'échapper. Seul le concours spontané de quelqu'un qui bloqua les portes automatiques lui permit de monter avant que le train démarre.

Une fois à bord, ne pouvant trouver de siège, il se blottit de façon à passer inaperçu et à observer attentivement le manège du mendiant.

« Y a personne qui m'envoie. C'est pour moi que je demande. J'ai eu un accident. Faut que vous m'aidiez. Un peu d'argent, s'il vous plaît. »

Les mêmes mots, le même flottement bizarre sur « accident ». Avec une précision remarquable, l'autre parcourut la voiture durant le temps que le train mettait pour relier les deux premières stations. Sentant monter en lui l'excitation que provoquait la recherche d'une solution à l'énigme, pour insignifiante que fût celle-ci, il imagina trois ou quatre dénouements possibles, dont certains comportaient quelques risques pour son propre équilibre. Agissait-il sous l'influence d'une impulsion suicidaire ? Il assimila cette hypothèse, en partie tout du moins. Sa blessure intérieure était profonde, de celles qui ne cicatrisent pas comme ça. Mais il avait la certitude que son désir de savoir l'emporterait sur toute pulsion néfaste.

Une fois de plus, il chercha le mendiant. Il ne le vit pas tout de suite. Il devait être dans le troisième wagon et, si le bonhomme suivait le comportement prévu, il n'y avait pas à s'inquiéter : il ne le perdait pas vraiment de vue. Un nouveau doute



l'assaillit alors. Si la théorie de l'artefact était exacte, le mendiant ne descendrait jamais du train ou, tout au moins, il ne sortirait jamais des stations en bout de ligne, restant sur une sorte de circuit fermé. Il entrerait certainement en contact avec l'employé qui récupérait les recettes, mais, quant à lui, il ne parviendrait pas à obtenir une information de plus. C'étaient ses propres limitations : manger, dormir, satisfaire ses besoins naturels qui finiraient par lui faire perdre la piste de l'éclopé. Ça n'avait pas de sens. Il poursuivait un fantôme. Il vaudrait mieux abandonner avant que l'obsession ne paralyse sa volonté.

Cependant, il s'autorisa une dernière tentative. S'il interrompait la recherche, sachant maintenant qu'elle ne le mènerait à rien, et s'il trouvait, parmi les autres voyageurs, quelqu'un qui aurait remarqué l'étrange comportement du mendiant, peut-être obtiendrait-il une réponse satisfaisante sans aller plus loin. Cette possibilité l'encouragea à aborder la personne la plus proche.

— Excusez-moi, dit-il à un jeune aux cheveux roux frisés qui avait passé tout le voyage à chercher une position adéquate pour son grand sac à dos. Avez-vous observé le mendiant qui est passé il y a un moment, le type qui bafouille, le gros qui répète des phrases décousues ?

Le jeune le regarda, surpris, mais il ne paraissait pas choqué par la question.

— Je le vois chaque fois que je voyage ; je n'y fais plus attention. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Fait ? Il n'a rien fait de particulier. C'est difficile à expliquer. Tu vas sûrement penser que je suis fou ou que j'ai de drôles de préoccupations.

Le jeune haussa les épaules :

— J'ai entendu pire.

— Ce que j'éprouve, c'est une sensation, comme en un éclair. J'ai vu quelque chose de très étrange quand il est passé près de moi, il y a un instant, et, depuis, je le poursuis.

— Alors vous l'avez laissé partir, parce qu'il est trois voitures derrière.

— Peu importe. Je sais où il est en ce moment ; ce n'est pas ça. Il manœuvre avec la régularité d'une machine.

— Un robot mendiant ?

Le jeune avait tout de suite saisi.

— Ça paraît absurde.

— Oui. Non ?

Le train se remplissait à chaque station, et l'atmosphère devenait irrespirable. Il se demanda comment le mendiant ferait pour respecter son modèle : une voiture par trajet.

— D'après mon calcul, reprit-il, à la huitième station la dernière voiture sera arrivée, ce qui l'obligera à prendre un train qui descend ou le prochain allant dans la même direction que celui-ci.

— Vous êtes sûr de ce que vous dites ? Écoutez, vous, je ne vous connais pas. Vous pourriez être un de ces cinglés prêts à n'importe quoi. À moi le mendiant ne m'a rien fait ; est-ce que je dois choisir entre les deux ?

— Bon, je te demande pardon.

— Non. Ça va.

Le jeune semblait comprendre qu'il avait été grossier et essayait de corriger sa conduite. Il tendit la main et se présenta :

— Je m'appelle Julian, je fais ce trajet tous les jours.

Il sourit :

— J'étudie dans le centre. Les sciences sociales.

— Très bien ! Je suis Esteban Gandolfo. Comme tu le vois, je perds mon temps à des foutaises.

— Vous avez l'intention de le suivre ?

Le jeune fit un geste imprécis, dans la direction où l'éclaté pouvait se trouver à ce moment-là. La question en impliquait une autre.

— Je n'ai rien de mieux à faire. J'ai perdu ma femme, il y a deux mois. Arrivé à la maison, je m'assieds sur une chaise et je reste des heures à regarder dans le vide. Quelquefois, je m'en rends compte et j'allume la télévision ; alors je reste des heures à la regarder comme si c'était le vide. Au moins cette affaire, même si c'est encore plus dingue, paraît plus intéressante, tu ne trouves pas ?

— Je regrette, dit le jeune, mal à l'aise, peu habitué à exprimer des condoléances.

— Pas de problème. Je m'excuse encore de t'avoir mêlé à tout ça.

Le jeune ajusta son sac et se disposa à remonter la marée humaine qui recouvrait tout le volume du wagon. Mais il ne réussit même pas à faire cinq pas.

— Ça va être difficile. Il est bien entraîné.

— Le mieux, je crois, ce serait que nous l'interceptions dans la huitième station, en dehors du train.

— Ce serait mieux, oui. Comptez sur moi.

Apparemment, Julian avait décidé de faire confiance à l'instinct du poursuivant. Qu'est-ce qui avait pu le séduire dans la proposition ? Avait-il décelé quelque chose d'intéressant ou était-il l'un de ces types sensés mais qui accrochent facilement ? Esteban se sentait en proie à une série d'émotions. Vu que le mendiant devait se trouver distant de cinq voitures, ils disposaient du délai suffisant pour mettre au point une stratégie. Deux stations. Une et demie, en fait.

C'est pourquoi ils furent désorientés quand ils s'aperçurent que le mendiant était de retour, avançant difficilement, sans respecter le rythme et les distances et en rabâchant sa litanie :

— Y a personne qui m'envoie. C'est pour moi que je demande. J'ai eu un accident. Faut que vous m'aidiez. Un peu d'argent, s'il vous plaît.

— C'est de lui que vous parliez, non ? dit Julian.

— Tout à fait, confirma Esteban.

Mais quelque chose ne cadrait pas. L'estropié n'aurait pas dû être de retour. Esteban observa que la façon d'agir n'avait pas varié, tout au moins il en avait l'impression. Mais tout ça ne correspondait pas au modèle.

— Il revient avant la huitième station. Est-ce qu'il se sera rendu compte ? Vous avez dit qu'il parcourait le train dans un sens et qu'à la huitième il changeait de train.

— C'était une hypothèse. Il semble que ce ne soit pas la bonne.

Le mendiant était très proche. Il traînait la jambe, le bras pendant, flasque, tenant le même discours et butant toujours sur le mot « accident ».

— S'il n'y a pas de répétition, il n'y a pas de mystère, dit le jeune. Rien qu'un pauvre infirme qui essaie de gagner quelques pièces.

— Un moment ! Le bras...

— Et alors ?

— C'est l'autre.

Inopinément, une femme au teint foncé, aux longs cils et à l'air fatigué, parut s'intéresser à la conversation et, sans que personne ne le lui demande, décida d'intervenir :

— Je l'ai remarqué, dit-elle. Quand il est passé à l'aller, le bras et la jambe estropiés étaient ceux de gauche, et maintenant il traîne le côté droit.

— Exact !

Sans trop approfondir, Esteban avait tiré quelques conclusions préliminaires : il y avait deux mendiants, pratiquement identiques, qui parcouraient le train en sens inverse. Chaque mendiant était seul, mais le programme n'était pas : une voiture par station. Il se conformait aux décisions d'un opérateur qui le manipulait en le téléguidant. Ce qui expliquait le changement du bras et de la jambe estropiés.

Absurde ? Pour le moment, il n'avait pas de meilleure explication. Julian et la femme paraissaient sur la même longueur d'onde et échangeaient leurs points de vue, en spéculant sur le cas du mendiant.

— J'irai plus loin, disait-elle. Je pense que ça n'est pas un être humain.

— Est-ce que vous l'avez vraiment cru ? demanda Esteban. Sérieusement ?

— C'est idiot, non ?

— Pas du tout. J'ai perçu ou j'ai cru percevoir quelque chose de semblable.

— Chut ! fit Julian. Le voici. Abordons-le. Qu'est-ce qui pourrait se passer ?

— Voilà ! Sortons-le de sa routine.

Sans hésiter, Esteban tira un billet, et non des pièces, de la poche intérieure de sa veste et le mit sous le nez du mendiant. Celui-ci leva la main gauche pour prendre l'argent tout en récitant le remerciement de rigueur :

— Que Dieu vous bénisse...

Mais le billet avait disparu, escamoté par un simple mouvement du poignet. Il n'y eut pas d'expression de surprise chez le mendiant, mais un étrange sifflement aigu, comme si une valve avait libéré de l'air comprimé.

— Une réponse, et l'argent est à vous.

— Qu'est que vous lui faites ? dit une femme âgée aux cheveux blancs. Ne soyez pas cruel. Donnez-lui l'argent et laissez-le tranquille. Ne le provoquez pas. C'est un pauvre infirme !

— Y a personne qui m'envoie. C'est pour moi que je demande.

— Il ment ! C'est une machine à mendier.

— C'est pour moi que je demande. J'ai eu un accident.

— Je n'ai jamais vu ça ! reprit la femme âgée, furieuse. Ne le faites pas souffrir ! Il faut être un beau salaud...

— Il mendie pour une entité qui nous est étrangère, pour des motifs que nous ne connaissons pas. *Ce n'est pas un être humain.*

— Qu'est-ce que vous dites ? De quoi parlez-vous ?

Un homme portant l'uniforme vert et jaune d'une entreprise de nettoyage avança vers Esteban dans l'intention de le frapper. Involontairement, la foule l'empêcha de l'atteindre. Mais quelques personnes commencèrent à prendre fait et cause pour l'infirmes. Celui-ci, pour un observateur, était victime d'un sadique, d'un dément ou de pire encore. Jusqu'à la femme aux longs cils et à Julian qui commençaient à regarder ce dernier avec méfiance, se demandant s'ils n'avaient pas pris le parti des méchants. Est-ce que ce type n'était pas déjà détraqué avant, ou bien venait-il de disjoncter ?

— Laissez-le ! Vous ne croyez pas qu'il est déjà assez à plaindre ? intercèda une femme enceinte. Vous ne savez pas ce que c'est que le respect.

Un puissant chœur de protestations s'éleva, se mêlant aux bruits du train qui continuait sa marche, étranger au conflit survenu à l'intérieur.

— Faut que vous m'aidiez. Un peu d'argent, s'il vous plaît.

— Qu'on appelle le garde ! cria un homme de grande taille, obèse, au crâne rasé et à l'épaisse moustache noire. La sécurité ! La sécurité !

— Attendez ! dit Esteban coincé contre l'une des portes automatiques. Il risquait fort de se voir projeté sur le quai si le train s'arrêtait. La pression de la foule allait en augmentant, et lui, les mains levées, ne parvenait pas à convaincre qui que ce soit. Bien au contraire.

— Je ne veux pas faire de mal à l'infirmes. Mais écoutez-moi. Il se passe quelque chose de très bizarre avec cet homme. Tout ce qui m'intéresse, c'est de chercher à comprendre. Eux aussi s'en sont aperçus, ajouta-t-il en désignant Julian et la femme au teint foncé.

— Faut que vous m'aidiez. Un peu d'argent, s'il vous plaît.

— Pas moi, objecta le jeune. Je l'ai simplement suivi, par curiosité.

La femme gardait le silence, elle avait épuisé ses arguments, et la lassitude reprenait le dessus.

— Y a personne qui m'envoie, reprit obstinément le mendiant.

Le train s'était arrêté dans une station, mais les portes ne s'ouvraient pas. L'arrêt se prolongeait plus que prévu, et il n'était pas absurde de penser que l'incident était parvenu à la connaissance du personnel de sécurité qui allait s'organiser pour intervenir. Le temps s'écoulait, et Esteban ne savait plus quoi faire.

Par chance, l'agressivité de la foule, dans la tension de l'attente, avait décru. Mais rien ne garantissait que la violence ne se déchaînerait pas au moindre prétexte.

— Dans le premier wagon, cria quelqu'un, y a un mec qui cherche des crosses au Pingouin ! »

Le Pingouin. C'était le nom qu'ils lui donnaient ? À cette idée, Esteban éprouva tout d'abord un certain amusement, mais il ne tarda pas à réaliser qu'on l'accusait à tort d'un comportement abusif. Les gens s'écartaient de lui et le regardaient avec dégoût, appréhension et réprobation. C'était l'occasion. Il arracha le sac à Julian et, tenant les courroies à deux mains, il le projeta sur la tête du mendiant alors que celui-ci répétait pour la énième fois sa rengaine :

— J'ai eu un accident.

— Tu vas en avoir un autre ! hurla Esteban.

Le sac frappa, la tête se détacha, vola comme un météore, effleurant au passage toute une rangée de poignées qui émirent un tintement musical. Le corps du mendiant, échappant à tout contrôle, se mit à tourner. Une pluie de plaques, de composants, de condensateurs, de résistances et bien d'autres choses encore s'abattit sur les occupants de la voiture. Un flot absurde de vis et de rondelles roula sur le sol de la voiture.

— Un peu d'argent s'il vous plaît, suppliait encore le corps décapité.

Esteban en déduisit que le contact se trouvait quelque part sous l'aisselle. Mais cette remarque passa au second plan quand il s'aperçut que presque tous les voyageurs se jetaient sur les composants perdus par le mendiant, et que d'autres, plus hardis, le démembraient pour s'emparer des bras et des jambes. À l'autre bout du wagon, l'employé du service de nettoyage vêtu de vert et de jaune exhibait triomphalement la tête et s'imposait par son physique à ceux qui essayaient de la lui arracher. Quand il eut l'assurance que tous reconnaissaient son droit, il dévissa sa propre tête et se mit en demeure de la remplacer par celle du mendiant.

— Elle est de la dernière génération ! s'écria-t-il, enthousiaste.

Cette victoire fut saluée par des applaudissements nourris. La majorité des voyageurs se désintéressaient d'Esteban qu'ils étaient sur le point de lyncher quelques instants plus tôt et s'employaient à comparer et soupeser les pièces récupérées. Du mendiant, il ne restait que le morceau de tronc d'où provenait le son et que, curieusement, personne n'avait revendiqué. Esteban se pencha et put

entendre, bien que le volume fût maintenant très faible, à la limite de l'inaudible, la supplique immuable :

« ... C'est pour moi que je demande... »

Les portes s'ouvrirent enfin, et la foule s'écoula sur le trottoir.

FIN

## Accrochage au bord du torrent

Estari se baissa au moment précis où la rafale de projectiles tirée du mirador passait à un mètre et demi du sol, au point exact où, une seconde plus tôt, se tenait sa tête. Pur hasard. Être mort ou vif ne faisait pas de différence dans cette guerre. Mais Estari préférait encore être en vie, même si le prix à payer était de croupir jour et nuit dans ce trou acide et puant. Le prix à payer, il y pensait. Il pensait à la vie telle qu'elle était avant l'arrivée des Elfes. Il pensa à Nora. Aussitôt, il gomma le souvenir de Nora. Inutile, cette pensée. Nuisible.

Les Elfes retranchés dans leur poste semblaient s'être calmés. Estari envoya le signal au Cosaque pour déterminer sa propre position et repérer celle de l'autre. Le Cosaque se trouvait à cinq mètres à gauche, à couvert derrière un squelette de ferrailles oxydées. Sistema avait décidé que ce mirador était le seul poste du secteur qu'on pouvait prendre pour un coût raisonnable. Il avait aussi calculé qu'on récupérerait les deux tiers des morts et qu'on pourrait en recycler la moitié. C'était ça, les guerres modernes.

Une nouvelle volée de pruneaux l'informa que les Elfes possédaient des détecteurs thermiques de premier ordre, plus précis que les précédents. Mais les envahisseurs n'avaient pas le moyen de savoir combien de recyclés étaient dans le coup. Et ils ne devaient pas non plus comprendre pourquoi le nombre des attaquants était toujours supérieur à celui que pouvaient déceler leurs appareils.

Estari se déplaça dans le sillage d'un recyclé qui avait reçu l'ordre d'ouvrir le feu contre le mirador. Les Elfes ripostèrent instinctivement, sans hésiter, si bien que l'atmosphère se couvrit d'un lourd rideau de feu bleuté. Le recyclé tint exactement deux secondes et fut mis en pièces, au point, pensa Estari, qu'il ne serait plus question de le recycler encore une fois. Mais avant que la masse de tissus roussis touche le sol, deux autres recyclés se levèrent aux extrémités opposées de la ligne imaginaire qui passait par le mirador et lâchèrent des rafales d'enfer. Les Elfes, pris par surprise entre deux tirs croisés, n'eurent même pas la possibilité de faire usage de leurs armes. Peut-être avait-on eu un peu plus de chance que les autres fois, et maintenant plusieurs combattants se trouvaient hors course. Estari se souleva et progressa à quatre pattes sur quelques mètres, en ligne droite, satisfait de voir que la manœuvre initiée par Sistema avait été aussi efficace. Les recyclés s'étaient mis



réciroquement hors jeu mais, le mirador se trouvant sur la trajectoire des projectiles, les coups ne faisaient pas autant de ravages chez les humains que chez les Elfes, et les Bios de Sistema pourraient sûrement les récupérer. Estari s'aperçut que son détecteur avait viré au rouge, et presque aussitôt il découvrit le Cosaque, le corps à découvert, qui lançait des grenades, l'une derrière l'autre, en plein dans le poste d'observation où elles éclataient comme des feux de Bengale. Mais avant qu'Estari ait poussé un cri pour le retenir, ceux de Sistema étaient passés à l'action et lui avaient envoyé par le canal privé une fréquence qui le renversa comme un mannequin ; Il était dingue, le Cosaque ! Apparemment, il avait oublié les ordres précis : descendre autant d'Elfes que possible, mais aussi entiers que possible.

Jalil fut le premier à pénétrer d'un bond dans le mirador, balayant la position de son lanceur. Mais là-dedans, il n'y avait apparemment pas d'Elfes vivants. Il émit le signal convenu pour indiquer que la résistance avait cessé. Alors, tous les combattants et recyclés qui le pouvaient se levèrent et convergèrent vers le repaire des Elfes.

Dans le poste d'observation, il y avait neuf Elfes morts, parmi lesquels deux entiers dont des organes vitaux avaient été atteints. Les autres étaient plus ou moins détruits, mais l'ordre de Bio était de tout regrouper et de tout mettre dans les sacs de plastique anecro qui permettraient de les conserver jusqu'à ce que Sistema et Bio puissent les trafiquer. Ils se mirent au travail. Il était évident que Bio avait commandé l'opération pour se procurer des Elfes morts et tenter sur les envahisseurs ce qui marchait pour les humains. Ce qui était beaucoup moins évident, c'était de savoir si ça fonctionnait sur des extra-terrestres.

Estari, penché sur le museau plissé d'un Elfe, absorbé par son travail – essayer de mettre des morceaux du même bestiau dans le sac correspondant – réagit comme le voulait le règlement quand il sentit un frottement sur son bras. Il lâcha la tête de l'Elfe et, dans un même mouvement, leva son arme, libéra le cran d'arrêt, caressa la détente. Par miracle, il s'arrêta avant d'avoir fait sauter la tête du Cosaque.

- Crétin ! s'écria Estari. Ça n'était pas ton jour !
- Les types de Bio sont dingues, dit le Cosaque, sur la défensive.
- Ça n'est pas nos oignons. Ils les veulent entiers, pour faire des expériences.
- Ici il n'y a que des morceaux, fit le Cosaque, pointant le canon de sa AK-57.

Jalil, qui n'avait pas cessé d'enfourner des membres velus dans les sacs regarda le Cosaque à la dérobée.

– C'est ton œuvre, animal, dit-il.

– Tu vas avoir des ennuis, Cosaque. Tu ne t'en tireras pas comme ça.

– As-tu de la famille parmi les juges de la cour martiale E.T. ?

– Mon père, commença le Cosaque, mais il se tut quand Prats entra dans le poste.

– Les gars de Bio les veulent entiers, dit Salva qui, jusque-là, n'avait pas ouvert la bouche mais dont la remarque tombait comme un cheveu dans la soupe.

Prats regarda le Cosaque de manière à lui faire sentir sa supériorité hiérarchique.

– Les gars de Bio les veulent entiers, dit-il, reprenant la phrase de Salva. Pourquoi as-tu tiré ces grenades ? On savait déjà que ces porcs étaient liquidés. Tu les as découpés en morceaux trop petits pour que les types de Bio puissent s'en servir. La mission a foiré, Cosaque, par ta faute.

– Ils nous en faisaient baver, fit le Cosaque, à court d'arguments.

– Tu déconnes ! dit Prats. Nous avons perdu l'effectif prévu... Je ne sais pas pourquoi je te donne des explications... Remuez-vous ! Vous, qu'est-ce que vous regardez ? Finissez de fourrer ces déchets dans les sacs et tironz-nous. Ça devient irrespirable.

Les Elfes se décomposaient rapidement. L'odeur qui en émanait était douçâtre et pas trop répugnante, mais il faudrait bien deux heures avant d'atteindre la base. Et dix minutes ne se seraient pas écoulées que les extraterrestres contre-attaqueraient. De ce point de vue, ils étaient très prévisibles, si semblables aux humains que c'en était hallucinant.

Estari, Jalil et Salva finirent de boucler les sacs. Ça n'était pas normal d'avoir huit sacs, alors qu'on avait compté neuf Elfes, mais personne ne s'attarda à discuter. Ils chargèrent deux sacs sur le dos du Cosaque, d'abord à titre de première punition et, ensuite, parce qu'il avait le dos large comme un boulevard. Chacun des autres en chargea un sur ses épaules, y compris Prats qui ne rechignait pas quand il fallait tendre les reins. Ils virent qu'Escargon et Kurt étaient blessés, mais sans gravité, ce qui, d'une certaine manière, était pire que s'ils étaient morts. Si les Elfes arrivaient plus tôt que prévu, il faudrait les attacher tous deux aux crochets du véhicule et les transporter pendus comme des paquets de morve, de la même façon que Cuis, qui

était mort. Bio s'occuperait d'eux à l'arrivée à la base. Et peu importait l'état dans lequel ils se trouveraient.

Ils avancèrent sur trois files. Estari regardait avec envie les recyclés qui n'avait pas autre chose à faire qu'à canarder et, ainsi, n'étaient pas tenus de charger les sacs d'anecro contenant les Elfes morts. Celui qui lui était échu pesait une tonne, et il commença à se demander si Jalil n'avait pas mis deux Elfes dans le même sac pour l'emmerder.

Ils atteignirent le point de rencontre, au bord du torrent, au moment même où se fit entendre le ronronnement sourd des moteurs des Apaches. Une pluie gluante réduisait la visibilité, et Systema mit les recyclés en alerte maximale, les AK-57 pointés au hasard dans la direction où pouvaient apparaître les véhicules des Elfes, pareils à des ballons de rugby de trois mètres de long. Eux avaient beau avoir quelques rudiments de technologie, ils n'avaient pas encore saisi comment ces engins se propulsaient.

Ils déchargèrent les sacs dans la boue et attendirent. Tien, le Chinois timide qui exaspérait Prats se mit à trembler. Estari était sûr que ce type avait un flair spécial pour détecter les vaisseaux des Elfes, et il en déduisit qu'ils étaient plus proches que les Apaches. Pourtant, ça n'était pas possible : il n'y avait pas cinq minutes qu'ils avaient abandonné le poste. Et si les Elfes avaient agi de la sorte pour les coincer ? Son sang se glaça brusquement. Si les Elfes arrivaient avant les Apaches, ce serait un carnage, et Bio n'aurait pas la possibilité de récupérer les corps pour les recycler. Estari regarda vers l'endroit où cinq recyclés formaient un groupe compact. Il avait connu ces hommes quand ils étaient vivants. Maintenant qu'ils étaient bourrés de machines microscopiques qui accomplissaient les fonctions motrices et leur permettaient de tirer, de se planquer, de lancer des fusées et d'éloigner les Elfes sans avoir la trouille, il avait du mal à les accepter comme compagnons de combat. Il pourrait leur arriver quelque chose de ce genre après avoir rencontré un projectile sur le chemin. Ça avait failli arriver avant qu'ils prennent le poste et ça pourrait se produire dans quelques minutes.

Il ne put éviter une nouvelle pensée nuisible. Nora apparaissait chaque fois qu'elle aurait dû se tenir cachée, compliquant la situation, l'empêchant de se concentrer. Mais, cette fois, il ne fit rien pour l'éviter. Les ordres de Prats devenaient confus, il se disputait avec Sistema pour prendre le contrôle des recyclés : maintenant, disait-il, la transmission est si mauvaise qu'ils peuvent difficilement voir

sur quoi ils tirent. Mais Sistema faisait valoir que les Apaches étaient quasiment au-dessus de leurs têtes et qu'il n'y avait pas d'appareils elfes dans les environs immédiats.

– Fils de pute ! s'écria Prats. Ils mentent tout le temps. Tout ce qui les intéresse, c'est d'avoir de plus en plus de corps à recycler.

Il parlait pratiquement pour lui-même, ayant perdu toute maîtrise de soi.

– Comment ça va, monsieur Santamarina ? Quel goût a la mort ?

Celui qui avait été Santamarina tourna la tête, sûrement par hasard, mais Prats en fut déconcerté :

– Vous entendez ce que je dis, Santamarina ?

Il n'eut pas le temps d'attendre la réponse. Une rafale de sifflements précéda une grappe d'obus qui explosèrent, déchiquetant les vivants et les morts. Tien, le Chinois, vola comme un caillou. La tête de Prats resta ridiculement pendue à une basse branche. Et, tandis qu'il se laissait glisser dans le ravin du torrent pour se mettre à couvert, Estari céda à l'arrivée d'une séquence qui allait lui réchauffer le cerveau, une séquence dure, âpre et nocive.

Dans cette séquence il était mort et avait été recyclé par Bio, mais Prats, qui avait une nouvelle tête trop grande pour son corps lui avait accordé une permission. Et ils se trouvaient là, tous les trois, dans la salle décorée de tapis aymara et d'objets que Nora avait apportés de ses fréquents voyages au Pérou et en Bolivie. Nora, les mains sur les genoux, paralysée par la présence des deux recyclés, nerveuse parce qu'elle ne savait ni comment leur parler ni que dire. Prats, dans son rôle ridicule de chaperon, se grattait derrière les oreilles, encore peu habitué à sa nouvelle tête. Estari, sans savoir s'il s'agissait d'un rêve ou s'il avait été atteint par le tir des Elfes ou un éclat d'obus, pensait que Prats était de trop. Eux deux, vivants ou morts, étaient assez grands pour savoir ce qu'il fallait faire ou ne pas faire. Il cligna des paupières. De toute façon, une seconde s'était écoulée. Il continua dans le ravin, guère plus large qu'une tranchée, s'enfonçant jusqu'au cou dans une gadoue grumeleuse et fétide. Au-dessus de sa tête les vaisseaux des Elfes évoluaient sans cesser de tirer et d'arroser le terrain de projectiles. Des Apaches, pas trace. Apparemment, l'accrochage constituait un élément marginal dans une bataille à grande échelle. Il cligna des yeux à nouveau.

Nora lui tournait le dos :

– Maintenant, tu es mort. Peu importe que tu parles, que tu marches et que tu puisses m’embrasser. Ce type te manipule comme si tu étais une marionnette.

– Je ne relève pas de Bio, disait Prats sur la défensive.

– Vous ne pouvez pas faire ce que tout le monde fait – insista Nora – Je veux me marier comme n’importe quelle fille, avoir des enfants. Et même, comme je pensais que tu étais mort, j’ai fait la connaissance de l’un d’eux. Je crois que les unions peuvent être fertiles. Je l’ai vu dans un programme de télévision, il y a quelques jours.

Un Elfe entra, oscillant sur ses membres arqués, comme un nain cagneux et contrefait.

Estari ne savait pas pourquoi on les appelait Elfes et non pas Pékinois. Ils avaient le mufle ridé de ces sales cabots pour mémères ; ils étaient, comme eux, hystériques et agressifs.

– Je viens demander la main de Nora, dit l’Elfe d’une voix nasillarde, déformée par le traducteur universel. Je veux l’épouser.

Une giclée de projectiles arracha une bonne partie du ravin et produisit une pluie de terre bourbeuse qu’Estari reçut dans les yeux. Fini les séquences imaginaires. Il aurait préféré sortir à découvert et être transformé en passoire plutôt que de crever comme un rat, coincé dans le torrent, à supporter ces visions grotesques. Il grimpa avec difficulté sur la paroi légèrement inclinée et glissante en se servant de la crosse de son arme comme point d’appui. Il jeta un coup d’œil par le bord et vit qu’une poignée de recyclés tiraillaient sans cesse, épaule contre épaule. Le Cosaque, qui, par miracle, restait en vie, lançait grenade après grenade et avait au moins atteint un véhicule elfe qu’on distinguait écrasé comme une coquille d’œuf contre un arbre. Pour une raison ou pour une autre, les Elfes n’avaient pas trop progressé ; Estari observa Salva qui préparait une « maousse », une espèce de grenade de gaz paralysant dont les effets étaient imprévisibles, même pour celui qui la lançait, mais Salva ne vint pas à bout de son entreprise. Surgirent deux missiles, de ceux qu’on appelait « mort aux clebs », qui venaient de nulle part et frappèrent de plein fouet les deux véhicules dont disposaient encore les Elfes. Sistema semblait avoir réussi un repérage parfait grâce à l’angle de tir des recyclés qui subsistaient.

– Estari ! cria Jalil calé dans un tas d’ordures. Où t’es-tu fourré, poule mouillée ?

– J’ai glissé jusqu’au torrent, répondit Estari, peu convaincu par ses propres paroles. Mais Jalil ne fit pas d’objections.

– La mission se déroule comme prévu. Simplement, nous avons maintenant le double de morts.

– Les Apaches ? dit Salva.

– On entend les moteurs. Nous les avons sur nos têtes.

Estari regarda autour de lui et vit d’autres Elfes morts. Ils avaient gagné. Mais ils ne pourraient pas tout faire.

– Ni Sistema ni Bio ne savent combien on a d’Elfes, dit Estari.

– Ça n’est pas ton problème, répondit Jalil. Accrochons aux Apaches tous les sacs que nous pourrons. Les autres sauront ce qu’il faut recycler.

– Et nous ? demanda le Cosaque.

– Nous, on reste ici. On considère que l’objectif est atteint, mais il faudra le défendre si ces salauds reviennent. Cosaque, quand les Apaches monteront, retourne au mirador avec deux recyclés. Les types de Sistema veulent garder cette position. Nous autres, nous creuserons quelques jolies fosses de deux mètres. L’un des Apaches apporte deux marteaux piqueurs et dix recyclés de renfort. Maintenant, ils ont une minute et demie pour souffler.

Estari s’assit à côté de Salva et tira un paquet de cigarettes froissé de la poche intérieure de sa cuirasse. Il en alluma deux et un tendit une à son compagnon :

– Une minute et demie, fit-il. Une éternité.

Salva ne dit rien. Il avait les yeux fixés sur un recyclé qui enfournait des restes d’humains et d’Elfes dans le même sac d’anecro. Il tira une longue bouffée sur sa cigarette et passa le mégot à Estari. Ensuite, pratiquement sans viser, il ouvrit le feu sur la tête du recyclé qui s’écroula comme un sac de sable.

– Fils de pute ! s’exclama Jalil en sautant tel un ressort. Comme si nous avions...

Salva leva la main pour contenir le chapelet d’insultes qui suivit et couvrit les vingt pas qui le séparaient du recyclé. Quand il atteignit le corps, il tenait déjà en main le couteau Rambo. Il pratiqua une entaille dans la nuque et fit pénétrer la lame avec un mouvement de tire-bouchon, comme s’il s’agissait d’extraire un projectile enkysté. Au bout d’une minute, il enfonça la main dans le trou et, après l’avoir retirée, exhiba une plaque ovale qu’il tenait entre le pouce et l’index. Une série de minces filaments argentés pendaient à une canule fixée à l’une des extrémités de l’ovale.

– Et d'une ! s'écria Salva. Il répéta l'opération dans les aisselles et les jarrets et retira autant d'autres dispositifs semblables.

– Les gars, les Elfes nous ont rattrapés au poteau. Une fois ou une autre, ils ont dû voir un de ces trucs dans le corps de nos recyclés.

Jalil s'approcha et prit une plaque de la main de Salva qui les exhibait comme s'il s'agissait de cartes d'un jeu absurde.

– Est-ce que ça dit bien ce que ça paraît vouloir dire ?

Tous les recyclés accomplissaient des tâches simples, comme de transférer de l'équipement ou empiler vivres et munitions. Mais l'un d'eux se différenciait notablement : il travaillait dans le corps de Prats où il introduisait des contrôles sans s'apercevoir qu'il manquait la tête.

– Ce que je disais, répéta Salva. Ces fils de pute nous ont rattrapés au poteau. Eux, ils n'ont pas besoin d'un local stérile et de tout un équipement, comme les types de Bio. Ils peuvent opérer sur le champ de bataille et les utiliser contre nous autant de fois qu'il le faut.

Il leva son arme et visa soigneusement. Le recyclé ne s'aperçut de rien. Ça n'était sans doute pas dans le programme. Estari vit la silhouette de l'Apache qui se découpait sur la brume, cherchant un terrain découvert pour se poser.

La suite ne prit qu'une seconde. Un éclair traversa l'espace et atteignit de plein fouet l'Apache qui se posa sur l'herbe brûlée, au bord du torrent. Deux autres recyclés, pleins à craquer d'explosifs, sautèrent au même moment. Estari essaya de dégager ses yeux couverts de boue, de sang et de morceaux de tissu qui avaient volé en tous sens, mais il n'y parvint pas. Avant que tout passe au noir, il réussit à penser à Nora. Il savait que c'était une pensée triste, désolée, mais quelle importance, puisque c'était la dernière de sa vie et une des dernières de tout être humain sur la planète ?

FIN

## De mort naturelle

Après que j'aie, tout le dimanche, ressassé les difficultés d'une université en chute libre, la pire nouvelle que je pouvais recevoir un lundi, à huit heures du matin, était celle qu'apportait Elba Trazio, ma secrétaire particulière et conseillère – âge indéterminé entre soixante et quatre-vingt ans.

— Comment, il est mort ? Comme ça ? Mort ? Comme meurt n'importe quel mortel ? Elba haussa les épaules :

— Il est mort, dur comme une pierre. Je me suis permis de le toucher.

La mort peut survenir comme un soulagement, et, d'autres fois, comme l'accomplissement d'une Règle supérieure que l'on doit accepter ou dont on doit se réjouir. Il n'est pas exagéré de la qualifier de Grande Dame. Ça peut être une bénédiction ou une malédiction. Mais elle n'efface pas tout, et, si elle est omnipotente, il reste possible de s'y préparer. Tandis que ces pensées me trottaient dans la tête, Elba basculait tantôt sur un pied tantôt sur l'autre, peut-être parce qu'elle avait envie d'uriner et n'osait pas le dire, peut-être parce qu'elle ne m'avait pas encore craché la plus mauvaise partie de la nouvelle.

— Allez-y ! Quoi d'autre ?

— Il est en train de s'écailler.

— De s'écailler ? Que voulez-vous dire ?

— Ce que je viens de dire : il commence à s'écailler, comme s'il était en pâte feuilletée.

J'insiste : un lundi à huit heures du matin ; l'orgueilleuse Université des Etudes Avancées tombée à son niveau le plus bas de recrutement et de crédibilité, deux litres de scotch circulant dans mes veines – sans permis de conduire – et produisant leurs effets, enfin la meilleure chance de notre histoire qui fondait comme une glace vanille et chocolat au soleil de l'Equateur, à midi tapantes.

— Bon Dieu !

Il ne restait qu'une consolation : ne pas être soumis à la torture par des terroristes afghans. La torture consistant alors à obliger Elba à se déshabiller devant moi.

— Qu'est-ce qu'on fait ? a demandé Elba avec son sens habituel de l'efficacité.

— On est sûr qu'il est mort ?

— Absolument. Le docteur Viktorsen a procédé à toutes les vérifications.

— Qu'entendez-vous par toutes les vérifications ?

— Ce qui se fait toujours : le pouls, le cœur, les pupilles.



— Ce n'est pas un être humain, Elba. Il n'appartient pas à notre planète, vous comprenez ? Ce qui peut être mort pour nous peut ne pas l'être pour eux.

— Pardonnez-moi, monsieur. Un mort, c'est un mort.

— Mais il s'effeuille, c'est vous qui l'avez dit. Ça n'est pas normal.

— Ça paraît absurde et anormal, en plus d'être inexplicable, mais c'est ce qui se passe. De fines pellicules qui se détachent l'une après l'autre, comme des feuilles qui semblent collées. On souffle, il y en a deux, on souffle et, à nouveau, il y en a deux. On recommence à souffler...

— Arrêtez de souffler, Elba, et dites-moi ce que nous allons faire maintenant.

— Monsieur, je suis venue pour que vous me disiez, vous, ce que nous allons faire.

— Vous n'avez pas d'idée ?

Elba a froncé les sourcils pour donner l'impression qu'elle pensait et a produit la phrase la plus idiote que j'aie entendue de ma vie :

— On pourrait organiser une veillée funèbre, des obsèques solennelles et un enterrement selon les règles.

— Elba ! Comment pouvez-vous penser des choses pareilles ? C'est un extra-terrestre ! L'Université des Études Avancées a réussi le premier contact du troisième type dans l'histoire, nous tenons un superbe exemplaire venu du cinquième monde de Sirius. Et cet individu vient mourir chez nous comme un vulgaire canari dans sa cage. C'est tout ce que vous trouvez à dire ?

— Ce n'est pas tout, a repris Elba s'imaginant que sa remarque suivante allait m'impressionner par sa pertinence et sa profondeur.

— Premier contact du troisième type avec un individu de la cinquième planète de Sirius qui devait nous mener tout droit au septième ciel...

Elle a porté la main devant sa bouche et a émis un rire aussi sombre que l'entrée de l'enfer.

— Zut ! Vous ne nous aidez pas, Elba. Vous ne vous êtes pas demandée à quoi croyait le Sirien ? Un peu de respect pour sa condition d'extra-terrestre ! Qu'est-ce qui vous permet de croire qu'une veillée funèbre, des obsèques solennelles et un enterrement selon les règles sont les aspirations d'un Sirien mort ? Est-ce que nous le veillons jusqu'à ce qu'il se défasse comme un mille feuilles ? Est-ce que nous célébrons la messe ? Quel dieu prions-nous ? Est-ce que nous l'incinérons sur un bûcher et envoyons ses cendres dans l'espace ? Vous ne savez pas de quoi vous parlez.

Elba a baissé la tête. Une cascade de cheveux gris lui a couvert le visage. Une cascade de larmes bleues lui a noyé les yeux. Elle a mis plusieurs minutes avant de me répondre. Ma diatribe l'avait blessée si profondément que j'ai dû m'approcher et

l'embrasser. Non sans une certaine répugnance, je lui ai arrangé les cheveux et lui ai séché les larmes au moyen du mouchoir de lin que ma sainte mère m'avait légué avant de partir.

— Mon frère a une entreprise de pompes funèbres et un cimetière privé, a dit Elba sans cesser de pleurer. Il peut s'occuper de l'affaire et peut-être nous donner quelques idées pratiques pour résoudre la partie scabreuse de l'opération.

— Il peut s'occuper du... service ? ai-je demandé.

Il n'y avait pas grand-chose qui pouvait me consoler en ce moment-là, et je n'avais pas évalué l'ampleur de la perte que représentait la disparition de l'extra-terrestre, mais me débarrasser des funérailles, c'était comme de gagner à la loterie.

J'ai réagi à temps :

— Non ! C'est la dernière des choses que je souhaite. Nous devons l'étudier, et, pour cela, le conserver, l'embaumer, je ne sais pas comment nous assumerons le processus qui vient de commencer, cet effeuillage, mais nous ferons quelque chose. Appelez Pergament, Edding, Maxell, Cabezon Garcia...

— Qui est-ce ?

— Je ne sais pas. Ce sont des noms qui me viennent à l'esprit. Cherchez-les dans l'annuaire. Il pourrait y avoir un exobiologiste, un taxidermiste, un sorcier. Faites feu tant que vous avez des munitions, et, avec de la chance, nous ferez mouche quelque part. Mais, si vous n'ouvrez pas le feu...

— Je n'ai pas réussi au tir à la carabine, mais je manie bien le fleuret.

Les yeux limpides d'Elba se sont éclairés.

— Nous ne voulons embrocher personne, Elba. Nous voulons trouver un spécialiste pour préserver l'extra-terrestre de Sirius qui nous est tombé du ciel. L'Histoire tient la porte ouverte pour que nous entrions, mais, si nous hésitons, elle la fermera sans doute, et nous nous cognerons le nez dessus. Ces opportunités ne se présentent qu'une fois dans une vie.

Elba s'est remise à pleurer. Son incontinence lacrymale semblait annoncer des incontinenances futures et immédiates. Je lui ai donné quelques tapes sur l'épaule et je l'ai expédiée vers l'inconnu. Ensuite, j'ai extrait du dernier tiroir du bureau un coffret orné de madrépores et de coquilles de bivalves dont j'ai tiré le code secret du Secrétariat des Affaires Extraordinaires : « À utiliser quand tout le reste a échoué ».

L'agent du Secrétariat était un type nerveux qui semblait n'éprouver que dédain et même un mépris caché pour les gorilles qui l'accompagnaient. Ceux-ci, rasés de frais, la boule à zéro, portaient des costumes de bonne coupe, mais les exhibaient dans le style boxeurs à la retraite. Ils s'efforçaient d'afficher une dureté inexpressive, caractéristique des policiers militaires, montrant une indifférence totale pour tout ce

qui n'était pas la protection de leur protégé. Je jure que, pas un instant, je n'aurais eu l'intention de le menacer.

— Roberto Pergament, a dit l'agent du Secrétariat en avançant la main pour que je la serre.

Le processus exceptionnel s'engageait sans demander de grand effort d'un côté ou de l'autre. Pergament, si vous vous en souvenez, c'était le premier nom sur la liste proposée à ma secrétaire.

— Enchanté de faire votre connaissance, ai-je dit sans sourire. Êtes-vous au courant de ce qui nous arrive ?

— Non ! a répondu Pergament.

Il a observé les gorilles comme s'il les voyait pour la première fois. C'était eux, et non la créature de Sirius, qui présentaient l'aspect que l'on associe à un extra-terrestre, avec leurs musculatures vieilles, fondues en une masse adipeuse et les cicatrices des vieilles bagarres, comme autant de signaux indiquant que la situation les ennuyait mortellement. Ils ne paraissaient pas s'intéresser à ce que je pouvais dire ou faire.

J'ai conduit les personnes présentes à travers les couloirs, jusqu'au salon funéraire que nous avons improvisé. Le froid s'était révélé inefficace pour arrêter le processus d'effeuillage de l'extra-terrestre, mais nous ne pouvions pas le tenir immergé dans la piscine du campus. À ce moment-là, j'étais si embêté que j'aurais pu le vendre au plus offrant, exception faite des puissances étrangères ou des charcutiers. Ne parvenant pas à donner un sens à ce qui s'était passé, je commençais à me demander si ma tête fonctionnait bien. La succession d'épisodes extravagants que je vivais m'avaient contraint à me créer un bouclier somatique. J'y recourais chaque fois que c'est possible. La partie visible de ce bouclier me faisait ressembler à un épouvantail.

— Un extra-terrestre de Sirius, a dit Pergament sans exprimer la moindre émotion.

Il s'est servi d'un stylo pour séparer deux écailles. Toute une partie du bras de la créature s'est défaire doucement comme s'il s'agissait effectivement d'une masse feuilletée.

— Vous voyez tous les jours des extra-terrestres de Sirius ?

— De Sirius ? De temps en temps.

Pergament s'est introduit le doigt dans le nez et l'a retiré après avoir extrait une intéressante masse visqueuse qu'il a déposée ensuite en plusieurs endroits du corps de l'extra-terrestre :

— De 37 Gem, nous en voyons à peu près tous les jours.

— N'exagérez pas, s'est permis de dire l'un des gorilles à la voix suraiguë, qui intervenait pour la première fois. Il y a trois mois que nous n'avons vu personne de 37 Gem.

Pergament a fait un tour sur lui-même et a foudroyé le gorille du regard :

— Ils en ont sans doute assez de vos grossièretés et de vos impertinences.

Et il a ajouté à mon adresse :

— Si ce gorille continue à se conduire de la sorte, aucun extra-terrestre ne voudra plus fouler notre planète.

— Vous voulez dire... Je ne savais comment m'exprimer – que cette visite n'a rien... disons... d'exceptionnel ?

Les trois représentants du Secrétariat se sont pliés en deux et se sont mis à rire avec tant de véhémence et de vulgarité que j'ai cru qu'ils étaient devenus fous. Après s'être calmés et avoir séché leurs larmes avec des mouchoirs de papier, ils m'ont expliqué que le Secrétariat s'occupait de situations semblables depuis sa création.

— Le Secrétariat des Affaires Extraordinaires est beaucoup plus ancien que son homologue du nord, vous comprenez.

Je comprenais, plus ou moins. Mais je n'ai rien ajouté. Ensuite, je me suis rappelé ce que dit Gregor Markowitz au sujet du chaos et des forces antagonistes. Les erreurs d'évaluation sur ce qui était en train de se produire faisaient qu'il était impossible de prédire ce qui se produirait par la suite.

— Que faisons-nous ?

Pergament semblait lire mes pensées parce qu'il a déclaré :

— Il y a pas moyen de comprendre ni de contrôler les systèmes. Si c'était le cas, nous pourrions gagner de l'argent à la Bourse ou nous pourrions anticiper le comportement des fourmis. Je vous en prie, ne soyez pas réductionniste. Ça n'est pas un sujet sur lequel on puisse faire quoi que ce soit.

— Alors, pourquoi êtes-vous venu ?

J'étais totalement déconcerté et impuissant :

— Je n'ai rien à vous apprendre au sujet des extra-terrestres, mais vous vous fichez éperdument que ma créature de la cinquième planète de Sirius se réduise comme un gâteau au chocolat, et vous me faites tout un dépliant sur les systèmes entropiques...

À mesure que je crachais mon discours, le nombre de doigts que j'allais flanquer sur la figure de Pergament ne cessait d'augmenter, et il ne me manquait plus que quelques arguments pour que ma main se serre en forme de poing et parte

de toutes mes forces vers la sale gueule de l'agent du Secrétariat. Mais Pergament bloqua astucieusement mon élan :

— L'extra-terrestre n'est pas mort.

— Il n'est pas mort, ai-je répété bêtement.

— Non.

Les gorilles se retenaient de rigoler.

— Ce processus a été largement étudié dans le tome III des « Conjectures préliminaires à la phase d'exfoliation des Quintiriens ». Ces tendances de l'espèce, déjà mises en évidence dans les tomes I et II, continueront dans le tome IV, évoluant vers des formes moins grossières, de telle sorte qu'il serait possible d'omettre certaines données qui fâchent les religions les plus primitives de notre planète, comme les mitriens et les baalites.

— Ça signifie quoi, en clair ? L'extra-terrestre n'est pas mort, d'accord. Il paraît mort, d'accord. Pourquoi est-ce qu'il me ferait un coup pareil ? Il n'y a pas si longtemps, son comportement était amical.

— Précisément pour cette raison, a dit Pergament, agacé. Cette expression est plus qu'amicale. Elle s'inscrit dans la parade nuptiale. La créature exprime son désir de s'accoupler. Pour ce faire, elle se place dans la situation la plus vulnérable qu'elle puisse concevoir, au risque de mourir.

— S'accoupler ? Avec moi ?

Ma voix montait d'un octave avec chaque question. Elle était si près des ultrasons que bientôt seuls les chiens pourraient m'entendre.

— Non, cher monsieur, pas avec vous.

Au moyen d'une baguette, Pergament préleva un organe qui se dissimulait entre les divers plis des tissus, à peu près à l'endroit où se situe le sternum chez les êtres humains.

— Comme vous pouvez le constater, le Sirien est un mâle. La cause de son excitation, même si, en l'occurrence, on ne peut pas vraiment parler d'excitation, c'est votre belle secrétaire, mademoiselle Elba.

C'était à mon tour de me plier de rire. Il m'a fallu cinq minutes pour me calmer.

— Mademoiselle Elba est vierge, ai-je dit enfin.

Un commentaire inopportun, mais qui m'était venu spontanément.

— C'est ce qui a séduit le Quintirien. Ces extra-terrestres sont attirés par les vierges. Et, comme vous pouvez l'imaginer, l'aspect extérieur de votre secrétaire, toutes ces rides repliées sur elles-mêmes comme des plis mésozoïques, ces sécheresses et asymétries, ces purulences eczémateuses, ces fétidités, ces tremblements sont ce qui évoque le mieux les beautés de son monde d'origine. Excusez-moi.

Pergament fourragea dans le corps de l'extra-terrestre jusqu'à ce qu'il trouve la mucosité qu'il y avait introduite quelques minutes plus tôt.

— Voyez vous-même.

Il exhiba une réplique de la créature, d'une taille d'à peine quinze centimètres, un parfait modèle à l'échelle de l'original sirien.

— Reproduction xérogénétique. Vous mettez n'importe quel fragment de matière en contact avec le corps du Quintirien, et celui-ci fabrique en quelques minutes une copie de lui-même, jusqu'au moindre détail. Mais ce processus ne se produit pas en toutes circonstances, seulement en période de rut. Pour parler crûment, l'animal est en chaleur.

Pergament m'a donné une tape affectueuse sur l'épaule :

— Vous avez de la chance, professeur. Quand le Sirien mettra la patte sur votre fidèle demoiselle Elba, il en fera une reproductrice digne du Salon de l'Agriculture. Me ferez-vous le plaisir de l'appeler afin d'accélérer le processus de réanimation ?

FIN

## Nous trois

Je monte, j'escalade, je rampe le long des parois du puits, m'accrochant des ongles et des dents aux aspérités. Je sors la tête. J'observe.

Alina est en train de le caresser. Le peignoir de ma femme ouvert sur la poitrine laisse voir la peau blanche marquée de cinq lignes rouges parallèles. À sa façon, l'envahisseur doit savoir ce que c'est qu'une caresse. On pourrait dire que j'assiste à une scène dont la tendresse n'est pas absente.

— Chéri ! s'écrie Alina dès qu'elle s'aperçoit que je suis revenu de l'état stuporeux qui me submerge d'ordinaire. Elle se dégage de l'étreinte et s'approche de mon lit. Elle m'embrasse sur la bouche et passe les doigts dans mes cheveux.

— J'étais si inquiète...

Je ne parviens pas à former les mots que commande mon cerveau : Inquiète ? Est-ce que ça ne serait pas une libération si je ne revenais pas, une fois pour toutes ? Salope !

— Non, ne parle pas, dit Alina qui pose la paume de la main sur ma bouche. La main sent mauvais, l'odeur de cet... inhumain qui a pris d'assaut mon foyer, s'est approprié ma femme, a bouleversé mon univers ; ce serait étrange qu'il sente le jasmin.

— Tu as une forte fièvre, diagnostique Alina qui effleure de ses mains mon front, mes joues. Je n'ai pas d'argument à opposer à ses paroles ni le moyen de lui indiquer que je ne pourrais pas parler, même si je le voulais.

Je dégringole. Je sombre. Je patauge dans la boue de l'inconscience. Au fond, cerné d'immondices, avec unelune rose pour toit, je rêve à ma vie près d'Alina ; avant, hier.

Nous nous aimions ? Je ne sais pas. Je n'ai jamais été capable de faire la différence entre un sentiment et un autre. Nous formions un couple ordinaire, banal, sans discorde. Il n'y avait pas grand-chose qui nous distinguait de notre milieu. Mais cette routine bien commode a cessé quand les envahisseurs sont arrivés et ont pris possession de la planète. Oui, oui. Vous l'entendez ; je ne suis pas fou, je n'ai pas le délire. Les envahisseurs, comme dans les mauvais films. Bien souvent, d'un côté ou de l'autre de la barrière, je me suis demandé quel sens a tout ça. S'approprier un monde qui n'est pas fait pour ces corps couverts d'écailles ? Ils ne pourront pas boire

nos liqueurs, et leurs oreilles ne sont pas préparées pour écouter notre musique. Pourtant, je le vois renversé, maladroit, inconfortable, dans le fauteuil à bascule en merisier, en train d'écouter Monk comme s'il savait ce que ça veut dire. À cet endroit, j'avais l'habitude de lire mes auteurs favoris, certains soirs d'été. Lem, par exemple... Oh ! Qu'est-ce qu'il a à voir avec Lem.... ?

Ou peut-être qu'il n'en va pas ainsi. Peut-être que ça n'est pas exact. Je mens ou je délire, sans doute. Occuper la place de la victime, c'est intéressant. Ça facilite les choses. Mais, dans le fond, je sais que ça ne correspond pas à ma personnalité. Je dirai la véritable histoire.

Je suis resté handicapé à la suite d'un accident d'automobile, il y a deux ans. Alina ne s'était pas encore résignée à mon invalidité quand les envahisseurs sont arrivés pour se rendre maîtres de la planète. Ils n'ont rien à voir avec mon état actuel, même s'il est vrai qu'ils n'ont pas contribué à l'améliorer. Si j'étais tombé dans les combats contre l'envahisseur, comme un soldat en première ligne... Il adore mon fauteuil ; je suis sûr que dans le monde d'où il vient il n'existe rien de semblable... Il passe des heures à se balancer, bercé par les grincements, les gémissements du bois de merisier et le frôlement des ongles d'Alina sur les plaques pectorales de sa cuirasse. Ai-je dit qu'il m'a tout pris ? Ai-je dit qu'il a possédé Alina totalement et absolument dès le premier moment ? C'était tragi-comique. L'envahisseur a ouvert la porte de notre maison et a embrassé de ses yeux acérés tout ce que nous avons possédé jusque là. Alors j'ai découvert que ma femme se résignait doucement. Alina a coulé aux pieds de l'extraterrestre comme une gelée. Mais je ne voudrais pas être dur avec elle. Il y a longtemps que je ne sers à rien, et peut-être suis-je incapable de mesurer la profondeur de l'angoisse chez ma femme. Et, en échange, lui... lui doit posséder des dons et des attributs dont je ne peux apprécier la qualité, mais je peux imaginer qu'ils sont impressionnants. Je ne peux pas non plus décrire ses gestes et son comportement. Et quelquefois je vais jusqu'à croire qu'il n'existe que dans mon imagination.

— Il revient à lui, docteur.

Il y a un médecin au premier plan. Je me suis habitué à les percevoir par l'odeur, surtout depuis l'accident. Celui-ci m'ausculte, me passe une main nerveuse et humide sur le front, me prend le pouls. L'intrus se balance sur son trône de merisier, le fauteuil qui appartenait à ma bisaïeule. Est-ce qu'il boit du genièvre ? Cet



alcool n'est-il pas nocif pour le métabolisme d'un batracien ? Ou est-ce la fumée de cigarette qui leur est fatale ? Peut-être le médecin sera-t-il l'un de mes fantasmes.

— Depuis combien de temps est-il comme ça ?

— Depuis l'accident de voiture. Mais ça s'est aggravé ces dernières semaines. Maintenant, il ne parle même plus et il tombe dans de longues périodes d'inconscience.

— Et avant ? Comment était votre vie avant cette... crise ?

Cochon ! Tous les mêmes. Médecins ou plombiers. Tout ce qu'ils veulent savoir, c'est comment font les estropiés pour copuler. Alina se trouble ; il lui déplaît d'aborder ce thème. Elle s'aperçoit que le peignoir s'est de nouveau ouvert ; elle le ferme de ses doigts crispés dont les articulations sont blanches. Mais son mouvement n'a pas été assez rapide ; le médecin a vu les lignes de sang coagulé qui courent parallèlement entre les seins et la gorge de ma femme. Le médecin a les yeux brillants ; il ne fera pas de commentaire. Sans doute pense-t-il qu'il vaut mieux ne rien dire. C'est très curieux que les envahisseurs aient cinq doigts aux mains. Sans doute réfléchit-il aux compatibilités et incompatibilités entre les espèces. Est-ce que ce sera plus ou moins facile de faire l'amour avec un reptile ?

— Avec un peu d'astuce, on arrive à tout, fait enfin Alina, d'un ton résigné.

Très drôle ! Un peu d'astuce, dit-elle. Elle appelle *astuce* le choc obscène, dans le lit, de deux corps dont l'un ressemble à un tronc pétrifié ou à un sac de sable. Mais Alina accomplit froidement son travail volontaire. Elle peut éprouver du plaisir à visiter un asile de vieillards ou la salle des grands brûlés dans un hôpital d'enfants. Je crois qu'elle m'a toujours traité en infirme, avant, bien avant l'accident. Je pense aussi qu'elle conçoit le sacrifice comme une forme de jouissance. Sa soumission à l'envahisseur en fournit encore un bon exemple. Être victime, en quoi ça consiste ?

— Et maintenant ?

Le médecin paraît attendre une confession morbide, une supplique. Aucun des deux ne mentionne explicitement l'intrus, comme si celui-ci n'existait pas. Peut-être n'existe-t-il pas, d'ailleurs. Qu'est-ce que ça change ?

— Je ne sais pas, dit-elle.

Sa voix se casse en un sanglot qui monte des profondeurs de son être. Pour ce qui est des profondeurs, j'en connais un bout. Je me vautre sans cesse dans les excréments de l'abîme. Avant, nous étions liés l'un à l'autre. Il nous restait l'espoir et un avenir effiloché, mais c'était mieux que rien. Quelquefois, j'ai encore rêvé d'un

rayon de lumière sur les corps dénudés qui frémissaient un instant. Intacts. Ensuite, j'appuyais la tête entre les seins d'Alina et je mourais. Voilà mon rêve. Là-bas, la mort était plus douce que la douleur.

Je reviens.

C'est curieux, mais ce retour ne ressemble à aucun autre, surtout parce que je ne me souviens pas d'être parti. Je me contente de vérifier, comme s'il s'agissait d'un réveil ordinaire, que le médecin n'est plus là et qu'Alina est couchée aux pieds de l'intrus à la façon d'une chatte en chaleur, obéissante. Elle lui parle à voix basse, lui susurrant des mots voluptueux. Ils ne se sont pas aperçus de mon retour. Leur conversation le montre bien ; ils ne parlent de moi que lorsque je suis au fond du puits. Il est probable qu'à chaque retour, je pousse des gémissements, ce qui les prévient. Mais pas cette fois-ci. Ignorant qu'ils devraient faire semblant, ils s'expriment sans contrainte.

Je garde les yeux fermés. J'écoute.

— Calme-toi ! Calme-toi ! dit Alina. Ce n'est qu'une question de temps.

L'envahisseur, comme dans les films et les romans bon marché, est directement connecté au cerveau de ma femme. J'ai l'impression qu'il réclame ou proteste. Il dit – j'imagine – qu'il faut me liquider. Son objectif d'extermination ne souffre pas de délais.

— Encore un jour, supplie Alina.

Non, je ne crois pas que l'envahisseur soit une hallucination de mon cerveau désintégré, le fantôme d'un invalide. Le médecin l'a vu. Il avait peur que l'extraterrestre l'attaque, et ses yeux allaient d'un côté à l'autre de la pièce le temps qu'il est resté dans la chambre. Le médecin pourrait-il être aussi une production de mon cerveau ? Il y a un flacon avec des pilules, un sédatif que le docteur a laissé avant de s'en aller. J'en prendrai exactement six. Dix, ce serait trop. Bien que le suicide ne contribue pas à élever le niveau spirituel de l'espèce, il me paraît préférable au sort qui m'attend : exterminé par l'envahisseur ou empoisonné par ma femme qui est passée à l'ennemi sans aucune pudeur.

Peut-être que je me trompe ; peut-être éprouve-t-elle quelque chose que mon cerveau ne peut comprendre. Quelque chose comme une passion extravagante, absurde en un sens, mais dont la nature singulière et cosmique – il faut bien l'appeler ainsi – imposerait un certain respect. Maintenant cosmique et comique

fusionnent, comme dans les mauvais *comics*, comme dans un jeu de mots déplorable ; et je m'aperçois que mes propos sont le produit du délire. Les reptiles envahisseurs ne doivent pas être terribles – sexuellement parlant, mais Alina sait qu'un poisson pourrait lui offrir des émotions plus fortes que celles qu'elle peut attendre de moi. Pour autant que je sache, le poisson vient au-dessous du reptile, du point de vue des attributs sexuels. Oui, en effet, je délire.

— Je finirai par me convaincre que c'est le mieux – susurre Alina de son ton le plus affecté – que, finalement, ça nous sera bénéfique. On verra disparaître l'angoisse qui m'obsède, la décomposition, la maladie. Le bonheur se répandra sur la Terre, et vous serez nos maîtres.

La salope ! Pourquoi l'idolâtre-t-elle ? Ce n'est pas nécessaire. Ils ont gagné. Ils ont pris possession de tout. Personne ne libère, personne ne donne la paix, personne ne supprime la corruption, sinon pour mieux corrompre sans entrave. Il faudra payer un prix, un prix absurde. Nous contracterons une dette que nous ne rembourserons jamais...

Mais ils font l'amour. Est-ce possible ? J'imaginai que l'incompatibilité des corps serait un obstacle insurmontable. Ils supposent que je continue à mourir à petit feu et se livrent sans remords à un simulacre de résistance et de fusion, qui ressemble désagréablement aux fantaisies que nous nous offrons, Alina et moi, il y a encore quelques jours. Ils ne sont pas faits l'un pour l'autre. Est-ce que ça a de l'importance ? Pour qui ? Pourquoi s'acharnent-ils à offrir ce grossier simulacre ? Alina, hystérique, s'accroche au reptile comme s'il détenait la vie. Je ne parviens pas à l'accepter. Pourtant, l'intrus ne semble pas plus intéressé à pénétrer Alina qu'un mineur à provoquer un éboulement. C'est elle qui le séduit. Je ne comprends pas. D'ordinaire, elle est réservée, froide, presque tous les animaux lui répugnent, à commencer par les lézards.

Ils en ont terminé. L'envahisseur, épuisé, somnole. Le fauteuil bouge légèrement, et les craquements rompent le silence nocturne. La planète entière est un tombeau depuis que les extraterrestres ont brisé la faible résistance des humains écrasés par la supériorité des armes.

Moi aussi, je souhaite mourir. Je suis moins qu'un fantôme. L'abîme s'ouvre comme un refuge définitif. Sincèrement, je crois que nous gagnerons tous à ma

disparition. Mais je ne tombe pas, quelque chose me retient. C'est Alina. Elle est près de moi. Elle me parle. Sa voix est un faible murmure.

— Ne meurs pas, dit Alina, approchant ses lèvres de mon oreille. Que veut-elle ? Peut-être a-t-elle toujours su que j'étais conscient et chacun de ses mouvements était-il délibéré. Maintenant elle cherche à atteindre des sommets de sadisme, à battre des records de lascivité.

Peut-être ma totale impuissance l'excite-t-elle plus que la nature extravagante de l'envahisseur. Maintenant, plus que jamais, j'ai envie de mourir, mais je ne peux pas.

— Observe bien la suite, dit-elle en revenant sur ses pas pour se pencher sur le corps inerte de l'intrus.

Elle tient le couteau à large lame que, par plaisanterie, nous appelons Excalibur. Jamais, jusqu'à ce moment je n'avais compris pourquoi elle le maintenait aussi affûté qu'un scalpel. Pourquoi ? Un simple couteau de cuisine. Que fait-elle ? Elle le lui enfonce dans la poitrine, entre les plaques une fois, deux fois, trois fois. Elle lui renverse la tête, actionne le couteau transversalement. Elle lui tranche la gorge. Je n'en crois pas mes yeux. Alina dépèce l'envahisseur, l'immonde reptile qui, il y a quelques minutes, la pénétrait, l'inondait de sa... substance. C'est ignoble. J'ai toujours su que ma femme était folle, même si j'ai toujours refusé de l'admettre. Pourquoi a-t-elle agi ainsi ? À quelle fin ? L'extraterrestre est maintenant un puzzle de pièces dispersées ; c'est sûrement moi la prochaine victime.

L'obscurité se dissipe. La gravité s'évanouit. Alina s'emploie à me faire boire le contenu d'un bol chaud. Ça pique et c'est tiède. Ça sent mauvais.

— C'est tout ce que je peux t'offrir, dit-elle sèchement .

— Qu'est-ce que c'est ?

Je suis surpris de m'apercevoir que je peux parler. Inévitablement, j'établis un rapport avec la mort de l'envahisseur.

— Allons ! insiste Alina.

— Non, si je ne sais pas ce que c'est.

— Faut-il que je te le dise ?

La nausée devient irrésistible. Je vomis le peu que j'ai dans l'estomac. Je coule.

Je reviens, une fois de plus.

— Imbécile ! Tu vas mourir de faim. Tu n'as que la peau et les os.

— Je veux mourir, sale garce !

— Comment te faire comprendre ?

Alina menace de me frapper, mais se retient. Ses yeux sont noyés de larmes. Elle est très affaiblie, maigre, émaciée. On dirait que ses yeux pendent sur ses joues comme deux figues trop mûres.

— Qu'est-ce que c'est ?

Sur l'assiette il y a une viande foncée, île dans une mer brune. Question inutile. Je sais ce que c'est.

— Au restaurant, on lui donnerait un nom français, et tout ce qui s'ensuit.

Alina s'efforce de sourire. Elle se passe le revers de la main sur les yeux :

— S'il restait des restaurants...

— Est-ce vrai ?

Je veux dire : était-ce vrai ? J'aurais juré que c'est le produit de la fièvre, une construction du délire.

— De quoi parles-tu ? Tu crois que ça n'est rien, ce que j'ai dû faire ? Il faut manger.

— Tu es folle. Tu as fait... ça avec lui, puis tu l'as tué, maintenant tu veux que je me nourrisse de sa chair.

— Il faut manger quelque chose, reprend-elle, d'un ton à nouveau froid, déterminé.

— Pas ça. C'était une... créature douée de raison. Un envahisseur venu de l'espace mais... Tu l'aurais tué et...

— Comment t'expliquer ? La nourriture se fait rare. Dehors il se passe des choses terribles. Seul un hasard exceptionnel, une conjonction de faits imprévisibles nous place dans une situation idéale, unique.

— Nous pouvons manger du thon, du riz, du vermicelle, des petits pois. Tu as toujours eu la manie d'accumuler les aliments dans le placard. Mais... le manger... *lui*, c'est déraisonnable, inadmissible, nous sommes des personnes, nous ne pouvons pas manger...

— Tais-toi ! Tu ne comprends pas ! Les gens se révoltent contre les envahisseurs ; je suppose que c'est pareil dans le monde entier, bien que nous n'ayons pas le moyen de le savoir. Il y a des millions de morts. Des millions ! Ils nous massacrent. Leurs armes sont supérieures, et nous n'avons pas d'armée ni de

résistance organisée. Les gens pillent pour se nourrir, mais bientôt il n'y aura plus rien. Oui, c'est vrai, j'ai stocké de la nourriture, je la garde pour après, quand toute la viande aura été mangée. L'argent vaut moins que de la crotte.

— Tu n'as jamais parlé comme ça, dis-je.

Ma remarque est idiote. Alina s'impatiente. Elle veut mettre fin à la conversation tout de suite.

— Il faut manger. Ça n'est pas le moment de discuter.

— Ça fait combien... ?

— Trois jours.

— Tu l'as ...découpé ? Comment est-ce qu'il se conservera ?

Je me rends compte tardivement que depuis plusieurs jours nous vivons dans la pénombre.

— Les appareils électriques ne fonctionnent pas. Il est conservé au frigo ?

— Oui. Ça n'est pas comme la viande de bœuf.

Le commentaire paraît énigmatique, et les bovins conduits à l'abattoir m'inspirent d'autres questions :

— Comment se fait-il que l'électricité n'ait pas été coupée ?

— Tu me fatigues. Il a mis des accus ou un générateur, je ne sais pas. Ils savaient qu'il se produirait une période de résistance irrationnelle, et, après les combats, le chaos. Avec le secteur, ça ne marche pas.

— Mais nous sommes dans l'obscurité.

— Idiot ! Un foyer éclairé correspond à une maison habitée, à des survivants, et, par conséquent, à de la nourriture. Les gens feraient n'importe quoi pour de la nourriture. Les survivants ne font pas de distinction entre les humains et les envahisseurs.

J'entends le moteur du frigo qui ronronne doucement et j'imagine l'envahisseur découpé en rations subtilement accommodées, à la manière d'Alina. Canard ou blanc de volaille ?

Je cède. Un goût curieux, un goût d'ailleurs, comme on pouvait s'y attendre... Je mâche et avale la viande fibreuse. Je me dis que ce sont des protéines. Cuisses de grenouilles ? Lui, il était plutôt du genre reptile. Mais la biologie n'est pas mon fort. Ce qui me surprend, c'est mon aptitude à accepter l'étrange, le bizarre. Ma femme a séduit un extraterrestre, s'est laissée pénétrer par lui, mais elle l'a tué et maintenant nous le mangeons. Est-ce réel ? Bon Dieu ! C'est à moi que ça arrive !

*On s'habitue à tout*, me dis-je. J'ai commencé après l'accident et je n'ai pas pu m'arrêter. Qu'est-ce qui viendra ensuite ? Nous avons perdu la Terre et nous ne la récupérerons jamais, mais nous nous alimentons en cuisinant les extraterrestres. On s'habitue à tout, à ce qu'Alina le tue, le coupe en morceaux et le conserve comme les vivres qu'elle a l'habitude d'acheter au supermarché.

Et reste la plus grande des surprises : Alina porte dans ses entrailles une créature engendrée par l'envahisseur. Impossible ? Les unions entre des espèces différentes sont stériles ? Comment le sait-on ? En a-t-on fait la preuve ? Alina assure le contraire. Elle est folle mais pas idiote !

Alina est enceinte. Pas de moi, évidemment. Quelque chose de vivant s'agite dans son utérus. Et si les envahisseurs n'avaient de reptiles que les apparences ?

— Tu vas te faire avorter, dis-je d'une voix éteinte et sans conviction.

— Sûrement pas, réplique-t-elle. J'ai *voulu* être enceinte.

— Je ne te comprends pas. Mais pourquoi ? S'il te plaît !

Elle ne répond pas. Elle me tourne le dos. Elle estime que je ne mérite pas de plus amples explications. Maintenant elle est dans la cuisine, à ranger des boîtes, à accommoder différemment des portions d'extraterrestre, à faire l'inventaire des provisions pour savoir combien de temps elles dureront. À voir comment Alina s'efforce de stocker la nourriture, je dois admettre qu'elle est douée pour exploiter les situations. Je savais que ça se passerait ainsi dès avant l'invasion, avant l'accident, avant qu'elle ne me connaisse.

— Tu devrais te sentir écœurée, ai-je crié. Quel genre de monstre peut sortir de cette union ?

Alina revient vers moi et m'observe, mi provocante, mi compatissante. Par moments, j'ai l'impression qu'elle va éclater en sanglots de repentir, et, à d'autres, je découvre chez elle une détermination surhumaine, inhumaine. Se pourrait-il que ce soit cette force qui lui permette d'aller de l'avant, obstinée et solide comme un roc ?

— Je n'ai pas à te demander pardon, dit-elle. Je sais ce que je fais et pourquoi.

Alina a un projet, je le sais. Je ne sais pas lequel. Il lui appartient. La volonté m'abandonne. Peut-être que, comme avant, comme toujours, je ne veux pas savoir.

Une nouvelle occasion. Cette fois, je suis disposé à connaître la vérité. Pour de bon ?

— Alina !

Elle arrive aussitôt, en s'essuyant les mains sur son tablier. La maison demeure dans l'obscurité. Le frigo n'a pas cessé de ronronner. Si on excepte les nuances surréelles, une scène banale, conventionnelle.

— Quoi ? Elle semble agressive, mais il y a dans ses yeux comme un démenti moqueur.

— Je veux la vérité.

— Je te dis toujours la vérité.

— Tu n'es pas enceinte. Il s'agit d'une plaisanterie cruelle pour me mortifier.

— Je suis enceinte.

Maintenant, sa voix semble trahir une fatigue infinie.

— Si c'était vrai, quel genre d'être pourrait se nicher dans ton ventre ? De quoi a-t-il besoin ? Qu'est-ce qui peut lui nuire ?

— Je sais tout ce qu'il me faut et ce qu'il lui faut. Je suis la mère, si tu ne t'en es pas rendu compte. Nous, les mères, savons tout ce qui se rapporte à nos enfants.

S'entendre dire que cette chose en gestation est un enfant ! Ça paraît grotesque. Mais qu'est-ce que peux lui reprocher ? Elle ne m'a pas abandonné, et, bien qu'elle me soigne et me protège avec une froideur impersonnelle, je dois reconnaître que, livré à mon sort, je ne tarderais pas à crever, étouffé par les immondices. Pourtant, il y a une question qui n'a pas été formulée et qui n'a donc pas trouvé de réponse. Me maintenir en vie, est-ce une forme de vengeance ?

— Pourquoi, Alina ? Que t'ai-je fait ? C'est à cause de l'accident, parce que je suis resté handicapé ? C'est parce que j'ai pas pu te donner un enfant, parce que je n'ai jamais bien su te faire l'amour ?

Alina me regarde droit dans les yeux, ahurie, furieuse, effarée :

— Tu me crois assez malade pour avoir agi de la sorte, tu crois que je me serais soumise à cet enfer pour vous punir ? Nous vivons ensemble depuis tant d'années et nous ne nous connaissons pas. Tu n'as pas compris ? La comédie avec l'envahisseur, mon amour de femme soumise... Tu n'as rien compris ?

— Maintenant je comprends moins que jamais, dit-je, désespéré. Pourquoi as-tu fait ça ? Dis-le moi. Admettons que je sois un imbécile.

Alina éclate d'un rire que j'entends pour la première fois depuis longtemps, et sans doute pour la dernière fois. Maintenant, oui, j'en suis sûr, elle a perdu la raison.



Les dernières traces d'humanité qui lui restaient ont été absorbées, digérées par la créature qui vit en elle.

— Mon fils, dit-elle en montrant son ventre, mon fils va naître. Je suis certaine qu'il naîtra. Il aura un cerveau et un cœur d'homme dans un corps d'extraterrestre. Ne me demande pas comment je le sais ; je suis la mère. Une mère sait des choses qu'aucun mâle d'aucune espèce ne peut comprendre ou imaginer. Mon fils passera inaperçu parmi eux, il les trompera ; personne, absolument personne ne le découvrira, jamais. Ce sera notre Cheval de Troie, secret, impassible.

— Et moi, quel rôle est-ce que je joue dans ton plan ?

— La seule question que tu te poses ! Moi, pauvre moi, la victime, moi si injustement laissé de côté, abandonné, blessé. Moi ! Moi !

— Alors, je pourrais être un... père pour ton fils ?

— Un père ? Absurde. Ce dont mon fils a le moins besoin, c'est d'un père humain. Mon fils a besoin de protéines, de connaissances, d'astuce, de mensonges habilement enveloppés. La tâche qui m'attend, je le sais, me dépasse, mais je dois l'entreprendre. Les possibilités sont minces. Il est très probable que j'échouerai. Mais, tant qu'il me restera une once de vie, j'alimenterai soigneusement le rêve de la reconquête. Pour ça, il faut qu'il devienne grand et fort. J'ai sous les yeux la nourriture dont j'ai besoin pour aller jusqu'au bout, tu ne t'en es pas rendu compte ?

Si, maintenant. Je vois qu'elle saisit notre couteau à la large lame, Excalibur. L'acier capte l'éclat fugitif de la pénombre et le reflète. À cet instant, je comprends ; du simple fait qu'elle l'abaisse vers ma poitrine, la reconquête de la Terre a commencé.

FIN

## Le Cercle se referme

« Bonsoir, vous vous souvenez de moi ? »

L'homme qui avait interrompu la marche du colonel Jorge Iribarren était de petite taille, avait le teint foncé et le cheveu crépu. Il portait un blouson d'aviateur, des pantalons en toile cirée et des bottes de cuir.

— Non, je ne me rappelle pas, répondit le militaire. Je devrais ?

— Oui, je crois, fit l'autre. Il tira une cigarette de la poche intérieure de son blouson et l'alluma de la même main, par un tour de passe-passe ou par quelque chose qui y ressemblait aux yeux d'Iribarren. Vous m'avez tué il y a quelque temps.

Le colonel attendit quelques secondes. Le crépuscule le cédait à la nuit. Avant de répondre, il regarda le ciel dégagé et la lune qui apparaissait entre les édifices de l'avenue.

— Ah, oui ! Bien que je n'aie pas de souvenir particulier, j'ai tué plusieurs personnes comme vous, mais, d'habitude, elles ne reviennent pas réclamer. Vous êtes sûr de ce que vous dites ?

— Que je suis mort ou que vous en êtes responsable ?

— Des deux, dit Iribarren sans se troubler. Sa vie durant, il s'était trouvé dans des situations problématiques, et il pouvait y avoir pire qu'un mythomane.

— Peut-être que vous-vous souviendrez si je vous dis mon nom.

— Je ne crois pas, s'empressa de répondre Iribarren.

— Peu importe. Dans la vie j'étais le commandant Sampedro.

Iribarren fit un pas de côté, simplement pour éluder l'obstacle et continuer son chemin sans plus attendre. Il considérait que, malgré la bizarrerie de la situation, il s'était conduit correctement, sans montrer plus d'hostilité ou de cynisme que d'habitude. C'est pourquoi, quand ledit commandant Sampedro imita son mouvement et lui barra de nouveau le passage, il estima qu'il n'était plus temps de patienter.

— Excusez-moi. Mort ou vif, vous m'empêchez d'avancer. Ma famille m'attend. Je vous ai déjà dit que je ne vous connais pas, que je n'ai pas conscience de vous avoir tué ou d'avoir donné l'ordre de vous tuer. Je n'ai rien à voir avec votre mort, et je vous demande à nouveau, poliment, de sortir de mon chemin.

Ces derniers mots sonnèrent un octave plus haut que le reste de la phrase. Au même instant, comme obéissant à un signal ou à un programme, les réverbères du parc de la Réconciliation nationale s'allumèrent tous à la fois. On aurait dit un éclair qui avait décidé de se perpétuer après s'être déclenché.

Iribarren cilla et Sampedro sourit. Derrière le commandant s'alignait une foule d'hommes et de femmes aux visages graves et crispés. Il y avait des enfants, il y avait des vieillards.

— Choisissez, colonel. Si vous croyez que je me trompe, si croyez que vous ne m'avez pas tué, voici une excellente occasion de corriger l'erreur. Je suis certain que vous avez assassiné plusieurs de ces personnes, peut-être un grand nombre, bien qu'un seul suffise, comme test, vous ne pensez pas ?

La pâleur lunaire qui couvrait le visage d'Iribarren montrait à l'évidence que, cette fois, l'initiative de Sampedro l'avait touché. La foule paraissait s'être mobilisée afin de lui demander des comptes, à lui en particulier, pour les comportements qu'elle avait connus dans le passé. Morts ou vifs, ils étaient là. Réels ou non, ils étaient là. Pourtant, il décida de ne pas céder, faisant valoir qu'il avait obéi aux ordres de ses supérieurs. Fidèle à lui-même, il contre-attaqua :

— Je me souviens de quelques-uns. Un dénommé Bernal, Rosa Naranjo, Bernardo Zelinsky et un gamin qui se faisait appeler Mitraille, Marcelo Cardoso. Est-ce qu'ils sont parmi tous ces gens-là ? Il les regroupa d'un geste de la main. Est-ce que ça suffit ?

— Ils y sont, fit Sampedro, d'un ton grave. Quant à savoir si ça suffit, on verra.

Quatre silhouettes se détachèrent de la foule et s'avancèrent résolument, de façon à se placer deux par deux de chaque côté de Sampedro. La femme tenait un enfant par la main. Zelinsky était un vieillard décrépit, Mitraille et Bernal, deux adolescents.

— Vous êtes ceux que j'ai nommés ? demanda Iribarren. Je ne me souviens pas de vous, je ne me rappelle pas vos visages, pour le moment.

— Le cerveau sélectionne, dit Sampedro, pensif. Il vaut mieux oublier certains faits, et, de ce point de vue, rien de mieux que d'oublier les visages de ceux qu'on a tués, vous ne croyez pas ?

Iribarren n'éprouvait rien de particulier à se voir entouré de gens qui non seulement affirmaient être morts, mais qui, en outre, l'accusaient de les avoir assassinés. Rien de particulier, et il savait pourquoi.

— Et maintenant ? dit-il. Ils veulent se venger ? C'est ça ?

Les cinq se regardèrent, visiblement déconcertés. Enfin, la femme, Rosa, prit la parole.

— Vous croyez que nous ne le ferions pas ? Nous vous mettrions en morceaux sans répugnance et sans remords. Mais nous ne pouvons pas. Les morts ne peuvent pas tuer.

— Je comprends, fit Iribarren, les morts ne peuvent pas tuer. Son visage inexpressif ne trahissait pas les sentiments confus qui commençaient à le ronger intérieurement.

— Vous n'avez pas peur ? dit Bernal. Maintenant, il donnait l'impression d'un homme simple, calme et non d'un gamin, encore moins du genre d'halluciné que l'on peut liquider comme s'il s'agissait d'un cafard.

— Peur d'un cauchemar ? Iribarren composa une grimace qui fut sur le point d'éclorre en un sourire, mais avorta.

— C'est ça, maintenant, dit Sampedro, vous croyez rêver.

Le commandant se mordit la lèvre supérieure et resta ainsi quelques secondes. Iribarren devina que son adversaire n'appréciait pas le cours que prenaient les choses. Il était sûr que cette possibilité avait été envisagée précédemment mais le commandant n'avait pas les moyens de le convaincre lui, colonel Jorge Iribarren, qu'il ne rêvait pas, qu'il ne s'agissait pas d'un de ces simples cauchemars qui se dissipent au réveil.

— Je rêve ou j'hallucine, insista Iribarren. Un cauchemar peut prendre diverses formes, y compris ce délire. Il a commencé quand vous vous êtes mis en travers de mon chemin, bien que je ne me rappelle pas ce qui s'est produit auparavant. Ma vision est saturée à partir d'un point dans le passé et ensuite il y a un trou. Mais il y a une chose dont je suis sûr : vous êtes une création de mon esprit ; vous n'existez pas.

— De votre esprit blessé, de votre esprit malade ? Sampedro essayait de reprendre l'initiative, de frapper fort, mais Iribarren savait qu'il ne parviendrait pas à percer sa cuirasse ; il se savait dur, très dur. Le fantôme d'un mort ne pouvait rien contre lui.

— De mon esprit.

Iribarren regarda sans crainte et sans humour les cinq disposés en éventail. Ça durait depuis trop longtemps et le coup était trop bien monté. Il en fallait plus pour le troubler.

— Que voulez-vous dire ? Zelinsky avança d'un pas et étendit le bras. Il avait des mains énormes et aurait pu, d'une seule, étrangler Iribarren. Vous croyez que vous allez résoudre tout ça en alléguant la folie ?

— Je ne crois pas aux fantômes, dit Iribarren. Je ne crois pas davantage à la culpabilité, aux mythes, à la souffrance. La seule chose à laquelle je crois, un peu, c'est la mort.

— Pour toutes ces raisons, dit Sampedro, vous êtes convaincu de rêver ? Pauvre type !

Iribarren ne se troubla pas et, haussant les épaules, reprit :

— Il n'y a pas d'autre explication. Il suffira que je fasse un effort et je vais me réveiller. Ça m'est déjà arrivé.

Il ferma les yeux, serra les paupières. Des lignes semblables à des pentagrammes se dessinèrent sur son front ; deux ou trois verrues et une cicatrice complétaient la composition. Mais quand il rouvrit les yeux, la scène n'avait pas changé. Pour la première fois, il parut désorienté.

— Saturée ou non, fit Sampedro, la vision persiste. Qu'est-ce qui vous reste ? Est-ce qu'il vous reste quelque chose ? Je dis : un trou, une nuit noire. Vous ne rêvez pas, vous n'êtes pas fou, vous n'hallucinez pas. Qu'est-ce qui vous reste ?

— Excusez-moi, je ne comprends pas ce que vous dites. Peut-être suis-je plongé dans une transe induite par une drogue. C'est possible. Quelqu'un m'a administré une drogue pour m'obliger à vivre cette expérience. Mais l'effet ne durera pas éternellement. J'en sortirai, soyez certain que j'en sortirai.

Le commandant Sampedro reprit son souffle :

— C'est plus fort que vous ne pensiez. Non, colonel Iribarren, ce que nous construisons pour vous, ce n'est pas un cauchemar, c'est quelque chose qui s'apparente à une prison où vous resterez pour toujours. Vous ne parviendrez pas à sortir ; nous y veillerons.

— J'en sortirai, répliqua très calmement Iribarren. Ne soyez pas stupide. Je me réveillerai.

Il observa une pause et sortit une cigarette. Lui ne savait pas faire des tours de passe-passe. Il se servit d'une allumette. Au lieu d'exhaler une bouffée complète de

fumée, il pointa sur Sampedro la main qui tenait la cigarette et qui tremblait légèrement :

— Je vais vous dire ce que je vais faire pour en finir une bonne fois avec cette illusion. Vous êtes morts et bien morts ; mes compagnons et moi avons fait le nécessaire. Par conséquent, je vais passer à travers vos corps et, une fois que je serai de l'autre côté, vous allez tous disparaître comme la fumée de cette cigarette.

— N'en soyez pas si sûr, dit Zelinsky. Si vous vous cognez aux morts, vous aurez un sérieux problème, non ?

Le problème, Iribarren le reprit à la base. C'était exactement comme le mort avait dit : il devait assumer ses risques et éprouver la résistance du mur. Mais si les morts opposaient une consistance solide ? Que ferait-il ensuite ?

— Vous n'avez pas besoin de faire la preuve, dit vivement Sampedro. Croyez ce que je vous dis et acceptez calmement votre sort. Il ne vous est jamais venu à l'idée que vous auriez à répondre de vos actes ?

Le colonel sentit une vague irrésistible lui monter à la bouche : un éclat de rire, et cette fois il ne le réprima pas.

— Un châtement ? Si vous croyez que nous avons fait ce que nous avons fait pour passer le reste de nos vies à attendre d'être punis par la même volonté que celle qui a armé nos bras ! Nous savons reconnaître quand Dieu coule dans nos veines mélangé à notre sang. Et vous, vous avez peut-être douté au moment de tuer les nôtres ? Votre religion n'est-elle pas pareille à la nôtre ?

Ce cadre où des milliers de morts et l'assassin se tenaient debout, disposés comme s'il s'agissait d'un échiquier dont ils constituaient les pièces, redevint aussitôt le lieu de confrontation. Le parc de la Réconciliation nationale était de nouveau terrain vague et champ de bataille. D'une même gorge, celle de la multitude rassemblée là, jaillit un seul cri, et le colonel Iribarren ne put réprimer un frisson.

— Non, nous ne doutons pas, dit enfin Sampedro.

— Et nous ne douterons pas pour la suite, fit Zelinsky qui brandit le poing à quelques centimètres du nez du colonel.

Iribarren ouvrit très grands les yeux. Les morts reculèrent.

— Maintenant, vous comprenez, dit-il, vous n'êtes rien, de la fumée, du brouillard, une vapeur, la condensation de mes propres doutes, et je n'accepte pas de ressentir la moindre culpabilité pour ce que j'ai fait, pour ce que nous avons fait.

— Nous faisons match nul, Iribarren, dit Sampedro revenant à la position antérieure. Nous marquons un avantage léger, infime. Vous savez jouer aux échecs ?

— À quoi ça rime ? Je sais jouer, mais qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Alors, dit aussitôt Sampedro, vous saurez qu'un bon joueur est capable de voir la combinaison gagnante au moment le plus délicat. Symétrie et équilibre. Ça aussi, vous le savez ?

— Fichez-moi la paix ! C'est ça la vengeance, me retenir ici contre ma volonté, en me tourmentant à coups de devinettes et de menaces voilées ?

Sampedro se mit à rire, et plusieurs autres firent de même, mais sans beaucoup de conviction.

— Vous achetez bon marché, presque pour rien, et vous voulez vendre à prix d'or. Non, Iribarren. Ce serait trop simple, trop banal, si nous acceptions de vous faire vivre cette affaire comme s'il s'agissait d'un cauchemar.

— C'est un cauchemar, merde ! Je vais me réveiller et vous allez tous rentrer dans le néant !

— Ce n'est pas un cauchemar, colonel, dit Rosa.

— Ce n'est pas un cauchemar, reprit Bernal en écho.

— Allez-vous me faire céder en rabâchant la même chose ? Vous allez dire mille fois « ce n'est pas un cauchemar, ce n'est pas un cauchemar », vous croyez que ça suffit ?

Iribarren eut une grimace cynique qui lui couvrit le visage comme une tache :

— Vous êtes idiots en plus d'être morts. Ça ne marche pas comme ça. Je suis un professionnel et quelqu'un qui agit par conviction. Si c'était à refaire, je le referais. Croyez-vous être les seuls à avoir une idéologie, des valeurs, des intérêts ?

— Tout à l'heure, vous avez dit que vous ne croyez ni en la culpabilité ni en la souffrance, ce qui m'autorise à croire que ne croyez à peu près à rien, rugit Sampedro. À peine un peu à la mort. C'est vous qui l'avez dit, pas moi. Et maintenant, vous parlez d'idées, de valeurs...

— Vous n'allez pas me vaincre dans une joute verbale, Sampedro. Pour ça vous avez mal choisi votre proie. Pourquoi ne cherchez-vous pas un plouc comme le général Pozzi ou le colonel Estevez ? Avec eux, vous auriez pu jouer ce jeu à satiété, comme un mauvais chat avec une bonne souris. Mais pas avec moi. Je lis, j'étudie. Mon combat contre vous transcende largement la défense des intérêts de

groupes économiques. C'est une croisade que j'ai menée, Sampedro, et vous n'allez pas me battre comme ça.

Sampedro observa ses compagnons et leur fit un geste d'approbation. Mais ce fut Zelinsky qui prit la parole :

— Vous n'imaginez pas ce qui vous attend.

Iribarren regarda Zelinsky comme s'il lui portait l'estocade :

— J'attends de me réveiller une bonne fois, j'attends que vous disparaissiez de mon horizon. J'attends de traverser ce fichu parc et d'arriver chez moi, de retrouver ma famille, de dîner et de lire un peu avant d'aller dormir. Tout ça, vous le regrettez ? Moi, je l'ai ; vous, vous l'avez perdu. J'ai gagné. J'ai gagné, merde !

Le colonel Iribarren se passa la main par la figure comme s'il voulait s'arracher un masque, se pressa le nez de deux doigts, puis secoua la tête d'un côté et de l'autre ; le craquement des vertèbres retentit dans la nuit calme et tiède.

— Non, colonel, dit Sampedro, la partie continue et nous avons de bonnes chances de forcer la conclusion.

Iribarren, sans annoncer son coup, chargea les morts de la première rangée mais ne fut pas assez rapide pour les surprendre. Les morts s'écartèrent, le colonel trébucha, tomba lourdement entre les buissons. Quelques rires étouffés se firent entendre pour s'éteindre aussitôt.

— N'essayez pas de prouver que nous sommes des fantômes, dit Zelinsky. Il ne s'agit pas de ça, Iribarren.

Iribarren se releva dignement et, sans tourner la tête, se dirigea droit vers chez lui. Il était sûr que, derrière lui, il ne restait que des bribes de délire en train de se défaire et il ne voulait pas donner de satisfaction à ces macchabées de pacotille.

La mésaventure perdait de sa réalité à mesure qu'Iribarren s'approchait de chez lui. Il savait que le quotidien, les objets de toujours placés en leurs lieux habituels effaceraient les derniers restes de l'hallucination. Mais s'il ne s'était pas agi d'une hallucination ? C'était la seule explication possible. Savoir ce qui l'attendait là-bas le tranquillisait. Il se rappelait le moindre détail avec une précision stupéfiante, et ce simple inventaire lui assurait une sorte de pouvoir mental. Le jardin, le chien, le barbecue pour les grillades, l'oranger, la caisse contenant les armes. Tous les objets le ramenaient à la réalité. Il était donc certain d'avoir vécu un cauchemar ou l'effet malencontreux d'un incident pour lequel il n'y aurait pas de véritable explication. Il



pensa à Lucia, sans doute un peu irritée par son retard, qui remettrait le dîner sur le feu, à Martita qui se frotterait les yeux, résistant avec opiniâtreté à l'envie de dormir, et à Gonzalo, impatient mais discipliné, obéissant aux ordres paternels, qui ne sortirait pas avec ses camarades sans le saluer et échanger quelques mots. *Chose bien ordonnée est faite pour durer*, se dit-il.

Un seul et même frisson le parcourut de la tête aux pieds quand la maison fut en vue. Les lumières étaient éteintes, comme s'il n'y avait pas d'habitants. C'était injuste. Entre la vie antérieure et la vie éternelle, supérieure, qui suivrait celle-ci il n'y avait que des faits prévisibles, élémentaires. Il avait cherché à ce qu'il en soit toujours ainsi. Il cilla, et les lumières s'allumèrent, comme s'étaient allumées celles du parc, à la façon d'un éclair. Y avait-il un opérateur incompetent qui se déplaçait entre les ombres des saules, un manipulateur maladroit qui ne cessait de s'amuser et oubliait de mettre en scène les éléments appropriés ?

Iribarren se reprit immédiatement et repartit d'un pas décidé parcourir les derniers mètres. Les aboiements de Bismark, le dalmatien qui l'avait senti de loin, vinrent mettre un terme aux repères invisibles. Il permit au chien de se jeter sur lui, comme un acrobate trop fougueux, quand il ouvrit la grille, puis il l'écarta de la main. Confiant, il engagea la clé dans la serrure de la porte en bois, et il ne put retenir un cri :

— Lucia, je suis rentré !

Une sorte de silence lui répondit. Pas un silence total, brutal, mais un silence bizarre, formé de particules infinitésimales de bruit. Bruits qui se repliaient sur eux-mêmes, bruits de jouets qui roulaient sur un tas de sable, bruits lancés au travers de la salle par une main maladroite, bruits étranges, sourds. Le bruit que font les acteurs quand ils se voient au milieu des décors, dans le laps de temps qui s'écoule entre deux actes. *Entre deux actes*, se dit-il à nouveau. Il fut effleuré par des pensées troubles, indécises ; les noms se nouèrent dans sa gorge. Lucia, Martita, Gonzalo. Il voulut les prononcer, sans y parvenir.

— Me voici, dit une voix bourrue. La femme surgit de la pénombre de la cuisine. Elle se séchait les mains, traînait les pieds, avait le souffle court. C'était Rosa Naranjo.

— Que faites-vous chez moi ? dit Iribarren. Du moins, il voulut le dire, car les mots, coincés dans le palais et les gencives, n'atteignirent pas les lèvres. Mais la femme sut interpréter le grognement.

— Ce que je fais dans ma maison ? répliqua-t-elle. Je fais la cuisine pour monsieur qui arrive à n'importe quelle heure.

— Où est Lucia ?

— Qui est Lucia ?

— Les enfants, où sont-ils ?

— Me voici, dit la petite fille que Rosa tenait par la main dans le parc. Iribarren la regarda pour la première fois. Brune avec des yeux globuleux, elle ne ressemblait en rien à Martita. Mais la gamine ne lui laissa pas de répit :

— Marcelo ne veut pas me prêter ses affaires.

Marcelo. Affaires. Ça n'était pas possible. Comment avaient-ils fait ? Où étaient les vrais ? Lucia, Martita, Gonzalo ?

— Ton père est venu sans prévenir, comme d'habitude, dit la femme.

— Mon père ? Iribarren tourna la tête, regarda les murs comme si son père pouvait faire partie de la conspiration.

— Il est dans le petit salon à jouer aux échecs avec Marcelo.

Iribarren décida de brusquer les choses. Il se lança brutalement contre la porte et, dans son élan, renversa pièces et échiquier. Les joueurs étaient Zelinsky et Mitraille.

— À quoi ça sert de s'énerver ? dit le vieux. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Ce qui m'arrive ? Iribarren jeta un regard stupéfait sur les quatre cavaliers qui, par un étrange hasard, restaient groupés sur un tapis blanc.

— Fils de pute ! Ordures !

— Jorge, qu'est-ce que tu as ! Tu me fais peur, fit Zelinsky. Marcelo, ton père est...

— Fou ? Marcelo secoua la tête. Il n'est pas fou. Un peu dérangé par quelque chose qui lui est arrivé dans le parc, n'est-ce pas, papa ?

— Il ne m'est rien arrivé dans le parc. Qu'est-ce qui pourrait m'être arrivé ?

Iribarren se déplaça sans bruit, puis lança les mains comme des fouets. Il fut le premier surpris quand ses doigts touchèrent la gorge du vieux et se refermèrent pour former un cercle d'acier. Dehors, Bismark aboya.

— Que... fais-tu ? balbutia le vieux. Marcela écarta les bras d'Iribarren sans effort, surtout parce que celui-ci, dans son désarroi, avait perdu la volonté d'agir. Résistance de la chair. Consistance des vertèbres et relief épineux de la nuque, effrayants tentacules d'un cauchemar à n'en plus finir.

— Qu'est-ce que vous en avez fait ?

— De qui ? Marcelo parlait calmement. Il avait quelques années de plus que Gonzalo, était plus corpulent, plus froid. Il n'aurait pas eu beaucoup de mal pour liquider le fils d'Iribarren.

— On va enfin manger, oui ou non ? fit de nouveau la voix rude de Rosa Naranjo. La petite meurt de faim.

— Vous n'existez pas, dit une fois de plus Iribarren. Mais, après avoir prononcé ces trois mots, il baissa les bras. Il n'y avait rien à faire. C'est bon, dit-il, vous avez gagné. Vous voulez que je le dise ? Je le dis : c'est bon. Je suis une bête nuisible, un assassin. Je vous demande humblement pardon pour tout ce que j'ai fait, pour vous avoir fait souffrir et vous avoir assassinés. Ça suffit ? Maintenant, rendez-moi ma famille.

Ça ne semblait pas crédible, mais il n'imaginait pas d'autre issue. Les armes étaient loin et n'auraient servi à rien, il le savait. C'était trop tard pour tout.

Les imposteurs, les doublures, les pitres, les fictifs se mirent en mouvement comme s'ils avaient appris à danser, à pas mesurés, dans un espace exigu, sans miroir.

— Nous n'existons pas ? C'était Zelinsky qui parlait. Combien d'autres preuves faudra-t-il pour que tu acceptes la réalité comme elle est et non pas comme tu voudrais qu'elle soit ? Ta famille ? Nous sommes ta famille, la seule famille possible. Tu apprendras à vivre avec nous, ne t'inquiète pas.

— Vous n'êtes pas réels, sanglota Iribarren. Je vous ai tués. Je me suis acharné sur Bernal. Et sur chacun d'entre vous. Vous voulez que je le mette par écrit ? C'est ça que vous cherchez ? Vous voulez que je parle aux journaux, à la télévision, que je me soumette à des interviews ? D'accord, je le ferai. Quoi d'autre voulez-vous que je fasse ?

— Encore le numéro de la culpabilité ? Rosa fit une grimace de lassitude. Maintenant, une fois par semaine ; bientôt ce sera tous les jours.

— Qu'est-ce qu'il a papa, mamy ? dit la fillette qui n'était pas Martita.

Iribarren leva les yeux et retrouva un certain aplomb :

— Très habile. Très fort. Alors vous êtes la seule famille que je mérite. Il ne m'était pas venu à l'idée que vous pouviez être aussi ingénieux.

— On va manger, en fin de compte ? dit Rosa, impatiente.

— Non, je ne mange pas, fit Iribarren. J'ai à faire.

- Maintenant ? Quoi ?
- Continuez votre jeu préféré.

Le colonel semblait avoir retrouvé un de ces contacts qui s'activent en cas d'urgence. Il tourna le dos, quitta la pièce, quitta la maison. Personne ne tenta de l'empêcher de sortir la voiture, personne ne l'empêcha de se diriger vers la caserne. C'était une mauvaise heure pour déranger les gens, mais les circonstances l'exigeaient.

Il conduisit comme un possédé. Il brûla tous les feux rouges, arriva en dix minutes. On le laissa entrer tandis que des voix criaient des ordres, que les pneus crissaient sur le gravier. Il laissa le moteur allumé et la porte du véhicule ouverte. Il franchit les trois marches d'un bond et, hors d'haleine, décomposé, fit irruption dans le bureau de Pozzi.

- Que vous arrive-t-il, colonel ? Vous vous sentez mal ?

Sampedro tira une cigarette de la poche intérieure de son blouson et l'alluma de la même main par un geste qu'Iribarren ne trouva ni magique ni surnaturel. Il regarda dans les yeux l'homme de petite taille, au teint foncé et aux cheveux crépus qui portait un blouson d'aviateur, des pantalons de toile cirée et des bottes de cuir. Il sut que maintenant, pour la première fois, le cercle s'était complètement refermé et qu'il n'existait pas dans tout l'univers une force capable de le rompre pour lui rendre sa liberté..

FIN

## Naufragé de soi

Dans ce corps, j'avais vécu plus de soixante ans ; et j'avais donc beaucoup de mal à accepter son nouvel état, celui d'une enveloppe vide, inutile, que l'on jette après usage.

– Que va-t-on faire de ... »

Je ne savais quel nom lui donner, nous avons été ensemble si longtemps...

Le biotechnicien haussa les épaules : on lui posait sûrement ce genre de question plusieurs fois par jour.

– Nous les mettons au rebut, dans le dépôt. Éventuellement, on utilise un organe, mais je ne crois pas que ce soit le cas ici. Dans quel état est le foie ? Est-ce qu'il fumait ?

– Vous voulez dire qu'ils les congèlent ?

Je n'ai pas directement répondu à ses questions (en fait, je les trouvais offensantes) : je connaissais mal le sujet, et un signal d'alarme se déclenchait. J'avais peur de savoir. Les images de *freezers* en forme de cercueils, empilés sous des voûtes sans lumière m'obsédaient sans répit depuis le lendemain du transfert.

– Les congeler ? L'homme me regarda, surpris. Pourquoi se donnerait-on ce mal ? On les connecte aux tubes et on les laisse là s'user jusqu'à la corde.

User jusqu'à la corde, une belle métaphore, impitoyable.

– Ils continuent à vivre, soupirai-je.

L'idée que mon vieux corps pourrirait dans un dépôt puant tandis que je commencerais une nouvelle vie avait quelque chose de dingue. En quel genre de monstre suis-je en train de me transformer ? me demandai-je.

– Vivre, ce qu'on appelle vivre... C'est une façon de parler. En principe, non, mais les fonctions végétatives ne s'arrêtent pas avec le transfert ; il reste des bribes de mémoire, et les souvenirs d'enfance n'en finissent pas de s'effacer. Ils sont assez vivants, je suppose, mais – comme vous le savez – officiellement, ce ne sont pas des personnes.

– Assez vivants, répétai-je. C'est un peu comme d'être « assez enceinte ». Assez pour mériter le respect, le secours, la consolation et l'affection.

– Vous êtes complètement fou ! s'écria le biotechnicien. Au lieu de profiter du nouveau corps, se lamenter sur le sort de l'ancien ! Est-ce qu'on s'attache à chaque bouteille de Coca Cola qu'on a vidée ? Je vous avertis que si vous continuez sur cette voie, vous êtes foutu.

J'ai inspiré profondément et j'ai serré les poings :

– C'est ce que je pensais il y a un moment, avant de me rendre compte que mon vieux corps continuait à vivre.

– Vous auriez préféré qu'on le tue ? Parce que, à ma connaissance, les corps ne meurent pas sans l'aide d'un cancer, d'un arrêt cardiaque, d'un œdème, ou d'un... J'ai laissé le type parler tout seul et je me suis perdu dans le dédale de Korpus. J'ai marché pendant des heures, réfléchissant à la seconde transformation cruciale que subissait ma vie.

Il m'avait fallu plusieurs jours pour accepter mon nouveau corps, et, soudain, quand je commençais à trouver naturel d'avoir trente ans, quelqu'un qui aurait pu être mon grand-père sortait du néant pour réclamer le règlement d'une facture. Facture, à quel titre ? Qu'est-ce que j'avais cassé ? Il n'a pas le droit d'exiger quoi que ce soit, pensai-je, il a vécu ce qu'il devait vivre. Et moi, je vivrai jusqu'à ce que j'aie envie de mourir.

Je suis entré dans le dépôt sans y prendre garde et quand j'ai découvert l'étendue de mon erreur, il était trop tard pour la corriger. Ce que j'avais pris pour un local où on conservait du matériel périmé et des meubles estropiés se révélait être celui des corps mis au rancart. Tous – et la majorité d'entre eux appartenaient à des vieillards décrépits, rongés par des maladies visibles – gisaient sur des chaises longues en toile grossière, face à la porte. Il y avait cent, mille chaises longues, disposées un peu au hasard et préparées pour un saut indéfiniment différé dans le vide. Les visages, épuisés par une attente vaine, à peine agités de tremblements, montraient que le sang circulait encore. J'étais tombé en plein milieu d'un cauchemar très particulier.

Avec répugnance, j'ai contemplé les tubes de plastique connectés aux trachées et les seringues plantées dans les veines des avant-bras. Ces déchets donnaient l'impression de faire des efforts pour se libérer de leurs attaches, ce qui ne semblait pas tellement justifié. Même lorsque les causes du transfert n'apparaissaient pas sous forme de taches et de rides, on pouvait lire la résignation, une douce apathie devant le monde perdu.

Une fois surmonté le premier réflexe de fuite, j'ai assumé le changement de corps auquel j'étais soumis, puis j'ai cherché des yeux celui que j'avais été. C'est peut-être pour ça qu'il m'a fallu tant de temps pour l'identifier ; mes yeux n'avaient pas remarqué la silhouette inerte, confondue avec toutes celles qui peuplaient le dépôt.

Je me suis approché lentement, de peur qu'un mouvement brusque ne déclenche une vague de protestations, mais en fait les corps m'ignoraient. Seuls quelques-uns manifestèrent un vague mécontentement devant mon intrusion, par un geste maladroit de la main et en tripotant leurs sondes. Enfin, quand j'ai réussi à surmonter tous les obstacles qui me séparaient du corps et que je l'ai eu en face, soudain mon esprit s'est vidé.

En vain j'ai essayé de lui dire ce que j'éprouvais, de formuler quelques mots d'excuse. La rigidité du corps, sa sérénité impassible m'inhibaient au point qu'à ma grande honte ce fut lui qui rompit le silence.

– Je t'attendais, dit faiblement mon ancien corps.

– Moi ?

Je ne pouvais pas m'imaginer, à sa place, en train d'attendre, dans un crépuscule sans espoir et sans rêve, que vienne le responsable des souffrances gratuites auxquelles il m'avait soumis. Et puis je me sentais coupable parce que ma présence en ces lieux n'était due qu'au hasard.

– Tu n'es pas venu par hasard, dit-il, comme s'il lisait mes pensées, mais il ajouta aussitôt : je ne lis pas dans tes pensées ; nous sommes toujours plus ou moins la même personne.

Ces paroles résonnaient et restaient comme suspendues dans l'air. De toute évidence, il se sentait plus moi que moi. Il était mémoire, corps, le corps originel qui m'avait contenu, condamné au rebut par un jeu sinistre, un mauvais coup qui venait de lui et non de moi. Mais quand j'ai voulu objectiver ce raisonnement, les mots refusèrent obstinément de sortir. Je savais ce qu'il pensait ; il avait attendu, patient, imperturbable, l'occasion de démontrer qu'il contrôlait mon destin, qu'il continuait à le contrôler. La scène ressemblait dangereusement à une autre scène ; celle vécue des années plus tôt, quand mes parents avaient décidé que je devais dire adieu à un grand-père moribond et inconnu. À cette occasion, le vieillard m'avait fait sentir que j'étais responsable de sa mort, que mon offensante jeunesse avait en quelque sorte déclenché sa disparition.

Le cri lugubre d'un autre corps, qui rampait à même le sol, vint à mon secours. *C'est ainsi qu'ils s'en vont, pensai-je, avec un gémissement qui s'étire et s'effiloche quand ils découvrent que, cette fois, il n'y aura pas de récupération.*

– Je m'en irai comme ça, dit mon premier corps. Nous faisons tous la même chose. C'est comme la sirène d'un navire en partance.

Là non plus je n'ai pas pu répondre. Qui est le naufragé ? Peut-être le bateau est-il passé devant l'île sans respecter les signaux ?

J'ai observé les tubes qui alimentaient le corps en réprimant mon envie de les arracher. Mieux vaut s'asphyxier que d'attendre le salut sans espoir. Mon ancien corps, une fois de plus, a pénétré mes pensées :

– Peut-être que le naufragé, ça n'est pas moi, a-t-il dit.

– J'ai la vie devant moi, ai-je prétexté. Je recommence, non ?

Mon discours manquait de conviction ; il se traduisit par un faible geste que ma main ébaucha, comme une caresse qui avorte et finit par trahir la colère.

Lui, indifférent, haussa les épaules et embrassa du regard les autres corps qui se mouraient autour de nous.

– Recommencer, dit-il, mais pas à partir de zéro. Ceux qui viennent prendre congé de leur corps assimilent pour toujours les images qui peuplent ce dépôt.

– C'est un reproche ?

J'éprouvai soudain du dégoût devant l'attitude de mon ancien corps. Où voulait-il en venir ? Il était condamné : c'était une question de jours, de semaines au plus, au dire des médecins. Il n'y avait pas d'autre issue que le transfert. J'étais sur la défensive ; un réseau invisible paralysait mon raisonnement, m'immobilisait.

– Tu n'étais pas obligé de venir, reprit le corps. Pourquoi ne pas profiter simplement de la liberté, d'un corps en bonne santé pour la première fois depuis longtemps ? C'était le plus logique. Mais non. Tu as senti le besoin de payer la dette pour ne pas avoir à te faire de reproches à l'avenir. Je trouve que c'est bien. J'aurais fait de même.

À ces dernières paroles, j'ai retrouvé l'allant dont je me suis toujours enorgueilli. Est-ce que je serais capable de le conserver dans mes relations avec les amis de toute une vie ? C'était comme dans un jeu : différentes options se profilaient, et je ne voyais pas clairement comment procéder. Changer mon cadre de vie, connaître d'autres gens, abandonner la planète...

– Je suis venu par hasard, répétais-je, lassé.

– Oui, fit simplement mon ancien corps.

Il ne s'intéressait plus à la conversation. Ou bien la douleur qu'il supportait sans broncher avait réapparu. Je connaissais bien cette douleur. Une autre plainte se fit entendre. L'agonie circulait comme un courant électrique entre les corps. Cette fois, c'était un son gris, plat, sans force, qui s'évanouit dans la lourde atmosphère du dépôt.

Il n'y avait plus rien. Plus rien à dire. Plus rien à faire. Plus rien à penser. Plus rien à sentir. Le moment était venu de quitter ce lieu.

Mais je ne l'ai pas fait. Le corps avait reconnu que je n'étais pas responsable en utilisant un mot creux, de nature à neutraliser toute discussion future. Ce « oui » de compromis avait créé une tension telle que, pour la rompre, j'ai étendu la main et touché la joue sèche du bout des doigts. Mon ancien corps a tressailli comme si une décharge avait jailli de mes phalanges.

– Qu'est-ce que tu as fait ? dit-il en détournant le visage avec appréhension.

– Rien. J'ai voulu être aimable, je crois.

– Tu as peur, très peur.

L'accusation était grave, elle allait plus loin que le simple diagnostic. Mais on entendit deux plaintes : une basse, sinistre, l'autre aiguë comme la trille d'un oiseau. Il y a beaucoup de façons de mourir.

– Peur ? De quoi ?

– Il y a des façons infinies de mourir, répliqua mon ancien corps en infléchissant les mots que j'avais employés.



Je n'ai pas relevé cette remarque. De toute manière, je ne savais plus où menait notre dialogue. J'avais perdu le fil, et peut-être tout intérêt. Je m'aperçus que j'étais hypnotisé par les couleurs des tubes de plastique : rouge, bleu, vert.

– Ce n'est pas moi qui suis connecté, fis-je.

– Ils sont faux, dit le corps, une fiction pour impressionner les visiteurs. Sans une mise en scène adéquate il y aurait peu d'effet sur le psychisme du transféré.

– Faux ? Je pensais qu'ils vous alimentaient au moyen de ces tubes.

– C'est ce qu'ils font, répondit-il. Ils sont faux parce que nous alimenter ou nous laisser mourir de faim, ça revient au même. Nous ne sortirons pas d'ici. Ils ont cessé de nous administrer les médicaments et n'entrent dans le dépôt que pour enlever les cadavres trois fois par jour.

C'était cruel, mais je ne pouvais faire autrement. Je le lui ai dit :

– On ne peut pas attendre que meure le premier corps ; dans ce cas, le transfert serait impossible.

– Bien sûr, bien sûr, fit le corps sur un ton où je ne pouvais pas distinguer la peine de la colère.

– Maintenant, nous appartenons à des espèces différentes.

Je cherchais fébrilement une excuse pour continuer à parler, et chaque mot avait l'effet contraire à celui que je recherchais.

– C'est le prix du progrès. Avant, les gens mouraient, et voilà. Maintenant, on enfreint les lois de la nature et on joue avec le feu.

– Je n'ai jamais été croyant, me suis-je écrié. La proximité de la mort te fait désirer la vie éternelle ?

– L'imminence de la mort m'a contraint au transfert, c'est tout, répondit-il avec amertume. Ou elle t'a contraint... ou elle nous a contraints. Tu vois, ça n'a pas d'importance.

Des plaintes s'élevèrent en chœur autour des dernières paroles de mon corps et finirent par les étouffer. Les portes du dépôt s'ouvrirent, les employés entrèrent, déconnectèrent les tubes sur une douzaine de cadavres, chargèrent ceux-ci, avec une grande économie de gestes, sur un ridicule chariot électrique et sortirent, laissant les lieux imprégnés de leur indifférence, de leur insensibilité. Quelques minutes après, ils revinrent avec une douzaine de corps mis au rebut du fait de récents transferts et refirent les mêmes mouvements en sens inverse. Par douzaines, comme les œufs.

– Ils ne m'ont pas vu, articulai-je.

– Ça ne les intéresse pas.

– Je pourrais être un voleur ou un maniaque.

– Nos organes ne sont même pas bons pour les chiens. Les expériences biologiques se font sur la chair fraîche, cultivée en bacs. Les corps malades ne servent à rien.

Il s'agita sur sa chaise longue, mal à l'aise. J'avais peur qu'il ne meure à cet instant. Il s'en rendit compte :

– Sois tranquille, dit-il, me devançant une fois de plus. Ça n'est pas pour tout de suite.

– Quand ?

Cette question, que je n'avais pas voulue, le toucha.

– Quand ? Je ne sais pas. Des heures, deux jours, une semaine, six mois. Qui peut prévoir avec quelle férocité un corps s'accroche à la vie, même un corps qui a perdu son âme ?

Je ne me sentais l'âme de personne, encore moins de ce corps obstiné, mais je devais reconnaître que ses propos étaient cohérents. Les médecins avaient été catégoriques quant à mes chances de survie dans mon corps ancien. Mais les médecins ne sont pas irrémédiablement liés par leurs pronostics. Connaissez-vous un médecin puni pour une erreur de diagnostic ?

La porte du dépôt, fermée après le départ des employés avec leur macabre chargement, me ramena au monde réel. Mon ancien corps observait sans trop d'intérêt le cadre de lumière et les particules de poussière en suspension. Le dépôt sombra dans les ténèbres. Je ne parvenais plus à déterminer depuis combien de temps je me trouvais dans ces lieux.

– Je dois m'en aller, dis-je.

– C'est évident.

– Avant qu'il ne soit trop tard.

– La porte n'est pas fermée à clé.

– Je peux revenir.

– Ça dépend. Et pas de moi. Si ça t'intéresse...

– Je veux dire : ça aura un sens si tu es là quand je reviendrai.

Il haussa les épaules, assez méprisant :

– Oui ou non. Qui sait ? Suis-je Dieu pour connaître l'instant exact ? Si mes raisons de vivre n'existent plus, je n'ai pas le courage de finir de ma main ce que j'ai commencé dans ma tête, quand j'ai décidé mon transfert. Peut-être que je m'accroche à la vie parce que les corps sont des entités indépendantes, qui œuvrent pour leur compte.

– *Les corps œuvrent pour leur compte*, répétais-je bêtement. Tu pourrais profiter de ses dernières heures pour écrire un traité : « Théorie de la raison végétative ».

– Les corps œuvrent pour leur compte, dit-il encore une fois. C'est ce que ton corps est en train de faire, en ce moment même. Pourquoi ne t'en vas-tu pas une bonne fois ?

Il cracha ces mots par irritation, par défi.

– Je ne suis pas une brute. Je peux attendre que tu te calmes.

– Des excuses, des prétextes. Tes raisons pour rester dans ces lieux, près de moi, à attendre ma mort, n'ont aucune valeur. Tu t'es transféré pour te libérer de moi et non pour me prendre en charge. Je ne suis pas ton père invalide. Est-ce que tu vois les autres faire de même ? Les corps meurent seuls ; c'est bien ainsi.

La voix de mon ancien corps se faisait de plus en plus aiguë à mesure que la passion l'emportait. Ce qui accusait le contraste avec le dernier soupir de celui qui s'en allait à quelques pas de nous.

– Je ne connais pas d'autre façon de procéder, dis-je sans conviction. Je peux attendre quelques minutes. J'ai compris que nous faisons partie d'un tout indivisible et que j'aurai le devoir de te pleurer, de souffrir.

– Tu en fais des manières ! Mais j'apprécie ton geste, même si nous savons tous les deux que ça ne mène à rien.

J'ai baissé la tête. Le sol du dépôt était partout couvert de poussière et d'excréments, sauf aux endroits où les corps de rebut remuaient impatiemment les pieds. Là, le sol était luisant et l'obscurité essayait de l'emporter sur les lueurs furtives qui filtraient de sources invisibles. Alors j'ai attendu, dans l'anxiété, la prochaine ronde des employés. J'ai fait un calcul mental : quel était le nombre des morts ? Quelles étaient les fréquences sur la base des gémissements ? Mais j'ai bientôt abandonné, découragé, pessimiste. Il m'était chaque fois plus difficile de savoir pourquoi je restais, pourquoi j'étais incapable de sortir, simplement de sortir. Je me trouvais pris dans un piège que j'avais moi-même construit et entretenu. Le corps perçut mes états d'âme et essaya de se montrer constructif :

– Je ne pense pas mourir aujourd'hui.

– Je pourrais revenir demain, dis-je bêtement.

– C'est une bonne idée. Mais je ne sais pas s'il y aura un demain. Ni si ça vaut la peine.

Le cadre de lumière s'éteignit, de sorte que le dépôt sombra dans une mer d'obscurité. Les points de repère avaient disparu et je me trouvais au milieu de ces corps en panne comme au cœur d'un mauvais rêve. Je cédai à l'idée qu'il était possible de se réveiller du pire cauchemar, mais la voix brisée de mon premier corps me ramena à la réalité :

– ...en allant dans la direction indiquée par ton nez...

Maintenant ou jamais. Je me mis en marche et, avant de faire le troisième pas, un corps furieux parce que je l'avais heurté en chemin me prouva que la tâche ne serait pas aisée :

– Imbécile ! Faites attention où vous mettez les pieds et respectez ceux qui meurent !

– Pardon ! Je veux sortir d'ici.

– Sortir ! fit le corps avec un rire agressif. On ne sort d'ici que mort.

Cela confirmait mes soupçons : dans ce piège efficace, je me trouvais du mauvais côté.

– Je viens d’être transféré, dis-je. Je suis venu prendre congé.

Je tentai d’agripper le moribond mais il m’évita, d’un air moqueur. Quand je voulus parler, je compris que je n’avais plus affaire au même, qu’un autre avait pris sa place. Le jeu commençait à éveiller l’intérêt des condamnés.

– Mon transféré m’est pas venu me dire adieu. C’est malheureux. Me laisser seul dans des circonstances si pénibles...

– Le mien a signé l’autorisation de m’injecter quelque chose qui accélère le processus, dit un autre. Un cri désaccordé coupa net une nouvelle protestation. Maintenant, plaintes et lamentations montaient de tous les coins du dépôt. Les vieux corps mouraient autour de moi ou faisaient semblant pour me traumatiser.

– À quoi ça sert ? hurla une voix de femme. Ça change quelque chose pour nous ? En quoi ça améliore notre situation ? Si la salope venait prendre congé...

– Elle le regretterait, compléta un chœur désaccordé.

Les corps de rebut se berçaient sur leurs chaises longues, produisant des sons d’une texture rugueuse, faibles gémissements de bois et de toile. Puis le silence occupa tout le volume du dépôt, reflétant des images de mort, de mort véritable, de mort aveugle et sans phrase, à laquelle nous ne pouvons échapper, par des contorsions et des artifices, en changeant d’enveloppe.

– Où est-ce ? implorai-je. Je ne vois pas la sortie.

– En avant, sans faiblir, insista mon premier corps. N’aie pas peur de bousculer. Nous allons mourir de toute façon.

Furieux, j’ai foncé, mais les corps n’ont pas tardé à réagir. Cédant sans doute à un élan absurde, ils s’étaient levés de leurs chaises longues et ils m’encerclaient, me fermaient le passage. Je sentis la pression de quelque chose de dur, de métallique, qui cherchait ma chair et un fragment de dentier qui me mordait férocement le bras tandis qu’ayant perdu toute retenue je cognais, poings fermés, en tous sens. En vain : dans ces ténèbres et au milieu des corps condamnés le chemin vers la sortie s’était fermé pour moi.

Ce qui a suivi, c’est une série de souvenirs confus. Peut-être suis-je tombé, ai-je été piétiné par les corps furibonds, ai-je reçu un coup sur la tête. Peut-être pas. Impossible de reconstruire ce qui s’est passé et a conduit à ma situation actuelle. Je sais seulement que je me suis réveillé dans l’obscurité et le silence du dépôt, que des tubes de plastique me reliaient aux substances nutritives, que, par centaines, les corps de rebut m’entouraient.

– C’était la seule issue, fait une voix familière très proche, dans un repli d’ombre... C’était garanti. S’il n’y avait pas de blessure mortelle...

– Je ne veux pas de ta compassion, coupé-je. Je veux que toi, tu sortes avant qu’il soit trop tard.

– J’ai besoin que nous tirions certaines choses au clair, dit-il.

– Il n’y a rien à tirer au clair, dis-je. C’est dangereux. Je m’en aperçois pour la première fois : nous sommes identiques, nos corps sont évidemment du même modèle. Rien qu’une question : le premier corps, est-il mort ?

– Je suis là, répond le premier corps, la voix fissurée, non loin de là, à ma droite.

– Alors tout est à sa place.

Je me lève ; ainsi le nouveau corps saura que je me dirige vers lui.

– Maintenant, je vais compter jusqu’à dix et quand j’aurai fini tu seras sorti de ce merdier, tu vivras ta vie, notre vie.

Il remue la tête, obstiné. Je comprends que le piège se réamorçe ; qui sait combien de nous y tomberont avant d’apprendre le truc qui permettrait de le déjouer ?

– Il semble, dit le corps originel en élevant la voix pour dominer cette ambiance de pourriture, que l’auteur de notre finale refuse de changer une seule ligne.

– Peut-être qu’il appartient à la vieille école, dis-je ironiquement. Il n’imagine le Destin qu’avec une majuscule.

– De quoi parlent-ils ? fait le nouveau corps, déconcerté. Ils se moquent de moi ? C’est ainsi qu’ils me remercient de ma compassion ? D’une façon ou d’une autre je vais rester jusqu’à ce que j’aie obtenu quelques réponses. Et je n’ai pas besoin de préciser lesquelles...

Je n’écoute plus son discours, même s’il continue à me parvenir mêlé au ronronnement des machines et au battement des cœurs. J’ai peine à imaginer quelles peuvent être les blessures qui ont nécessité un second transfert en si peu de temps. Et je commence à inspecter soigneusement, minutieusement, mon corps. Une vilaine couture me barre la poitrine et, en palpant, je découvre une douleur vive dans le côté gauche. Est-ce que les moribonds m’auraient mis si mal en point ? Korpus est digne de sa réputation, de niveau très professionnel, et le nouveau corps, dès son réveil, confirme la validité du protocole.

La boucle est bouclée. Rien n’est gratuit.

La porte s’ouvre ; entrent les employés Curieusement, il n’y a pas de corps sans vie, ce qui les laisse perplexes quelques secondes, hésitant entre deux mondes, mais ils ne tardent pas à reprendre leur routine, portent les corps récemment mis au rebut vers ceux qui gisent sur les chaises longues de toile, connectent les tubes de plastique aux veines des pauvres malheureux.

– Emmenez-le, lui ! ai-je crié d’une voix de tête. Il n’a rien à faire ici.

La douleur s’intensifie, les forces me manquent, mes cris, sourds, s’épuisent sans atteindre leur objectif.

– Ils n’enregistrent pas les rebuts, dit mon premier corps.

– Économisez vos forces, fait le nouveau corps. Je vais vous tirer de cette porcherie. Mes anciens corps ne sont pas des ordures.

– Nous sommes des ordures, dit le premier corps.

– Je t'en supplie, sors ! Avant qu'il soit trop tard. Sors ! ( Ça paraît mélodramatique, mais je ne trouve pas d'autre façon de le faire réagir ). Tu vas te faire coincer, boucler, comme nous...

Le nouveau corps sursaute. Les employés ont fermé la porte ; les ténèbres retombent sur le dépôt. Dans l'obscurité qui gagne, les gémissements de tous nos corps au rebut et les protestations du nouveau transféré se mêlent pour finir par se confondre.

FIN

## Bizarre, bizarre

J'étais entré dans cette maison par erreur. J'ai appuyé sur le « 28 » de l'interphone et, quand j'ai demandé Susana, une voix masculine a dit : « entrez ». La porte en verre s'est ouverte avec un grincement et je l'ai poussée, malgré le fait que Susana n'aurait pas dû avoir de la visite. Était-ce trop tard pour regretter mon geste ? J'allais le savoir dans un moment. Si elle m'avait donné rendez-vous à cette heure-là, c'est que la présence de l'homme avait quelque justification. J'ai avancé jusqu'à l'ascenseur et j'ai pressé le bouton d'appel. L'appareil était au quatorzième étage et n'a pas bougé. À ma droite, au bout du couloir, près de l'escalier, une femme plantureuse s'est effondrée, comme frappée par un rayon. Je n'avais pas besoin de m'approcher pour savoir qu'elle était morte. *Comme c'est bizarre*, me suis-je dit, *et le pire, c'est que j'ai été le dernier à la voir en vie* ; ce qui n'était pas tout à fait exact : quand je l'ai vue, elle s'affaissait et peut-être était-elle morte avant de toucher le sol. L'ascenseur restait immobile, et, pour atteindre l'escalier, il me fallait passer par-dessus le corps de la grosse femme. Je ne suis pas de ceux qui fuient, mais rester là équivalait à me reconnaître coupable. J'ai décidé d'oublier le rendez-vous avec Susana et me suis dirigé vers la porte, mais celle-ci s'était refermée automatiquement, et il n'y avait aucun moyen de l'ouvrir de l'intérieur. Je suis revenu à l'ascenseur et j'ai pressé une fois encore le bouton d'appel, mais la machine, imperturbable, est restée au quatorzième étage. Je ne pouvais attendre plus longtemps. La première personne qui entrerait allait faire le lien entre ma présence et la mort de la femme ; je n'avais aucun motif pour me trouver là (ma visite chez Susana était plus ou moins clandestine). J'ai monté une marche et me suis trouvé devant la porte du premier appartement du rez-de-chaussée. C'était le cabinet d'un dentiste. J'ai sonné, et la porte s'est ouverte. Je suis entré et ai soupiré de soulagement. Je me ferais arranger les dents et pourrais ainsi sortir une heure ou deux plus tard, quand le cadavre aurait été découvert par un habitant de l'immeuble. J'ai fait trois pas en avant et me suis trouvé au milieu d'un salon majestueux. Il y avait une grande table en chêne, des vitrines, des tableaux sur les murs, des miroirs, des rideaux de soie et, un peu plus au fond, une ouverture dans la paroi laissait voir la pâle lumière d'un lampadaire dans le jardin. Ils avaient oublié de retirer la plaque ; ce n'était pas un cabinet de dentiste. Mais alors pourquoi avait-on ouvert la porte comme si on attendait un patient ? Tandis que je réfléchissais, un type corpulent et basané est sorti de l'appartement contigu. Il pouvait avoir la cinquantaine et, accablé de chagrin, il pleurait. Les larmes, huileuses et sombres, lui dégoulaient sur les joues comme du goudron.

– Vous vous rendez compte de la tragédie ? dit-il avec un regard consterné.

Si je m'étais contenté de ces paroles et avais posé la main sur l'épaule du bonhomme en guise de consolation, tout se serait arrêté là, mais j'ai eu une idée malencontreuse, celle de le questionner.

– De quelle tragédie parlez-vous ?

L'homme me regarda dans les yeux pour la première fois et cessa de pleurer :

– Qui êtes-vous ?

– Vous m'avez ouvert la porte sans savoir qui je suis ? Je suis un ami de Susana, la cartomancienne du « 28 ».

– Il n'y a pas de « 28 », répondit-il. Les appartements de cet immeuble sont désignés par des lettres. De plus, il n'y a qu'une cartomancienne, au sixième C et elle se nomme Perla. La seule Susana que je connaisse est mon épouse et elle vient d'être assassinée par un inconnu.

– Je ne suis pour rien dans cette mort ! J'étais en train d'appeler l'ascenseur...

– Vous pouvez le prouver ?

– Non.

– Alors j'en suis désolé pour vous.

– Vous n'êtes pas le dentiste ? ai-je murmuré, très abattu, prêt à brûler ma dernière cartouche.

– Non, dit l'homme. Je suis un pauvre malheureux qui vient de perdre l'amour de toute une vie.

– C'est une perte très douloureuse, dis-je pour essayer de ne pas faire trop piètre figure.

– Et j'étais aussi sur le point de perdre mon emploi, mais, Dieu merci, ça ne se produira pas.

– Une bonne nouvelle parmi tant de mauvaises, non ?

– En effet. Je suis le bourreau officiel de la ville, et ils allaient me licencier parce qu'ils n'avaient plus besoin de moi.

Il sourit. Pour la première fois.

FIN



## Triangles de couleur

Un instant très bref, infinitésimal, Carmen imagina que tout était fini, qu'enfin elle était morte, debout, dans ce wagon bondé du train qui avançait lentement, vers une destination inconnue. Elle ouvrit les yeux et vit, dans l'obscurité, un triangle jaune. Elle se souvint. Le bras du vieux qui lui serrait furieusement le cou et ne lui permettait pas de respirer la forçait à se souvenir. Le wagon, les abeilles furieuses qui vrillaient ses oreilles, l'odeur qui persistait ici, agressive, tenace, enveloppée dans les plis de sueur âcre, indélogeable. Elle se souvint et sut par là même qu'elle n'était pas morte, qu'elle restait en vie, que, malgré tout, elle restait vivante. La puanteur, que rien ne semblait devoir arrêter parut se fixer entre ses yeux, se répandit sur ses joues, viola le sceau des lèvres et atteignit la gorge, produisant une nausée, une série de haut-le-cœur. Elle ne vomit pas, mais l'air entra enfin dans ses poumons, l'air pauvre et vicié. Comme elle avait réussi à se déplacer de quelques centimètres, le bras du vieux retomba sur ses côtes, tel une branche sèche qui se casse. Elle ne regarda pas. Elle ne voulait pas le voir. Et de toute façon, elle n'aurait pas vu grand chose. Un membre exsangue, un triangle jaune cousu sur la manche, c'est tout. Encore un vieux qui expirait parmi tant d'autres.

Ses yeux parcoururent le wagon plein à craquer, distinguèrent des amoncellements, de rares mouvements, des ombres coupées en biais par des éclats de lumière argentée. Parmi ces gens entassés comme du bétail, il y avait des vivants et des morts, étroitement mêlés en de morbides étreintes. Ces manœuvres confuses, maladroitement rappelaient d'autres, des pas traînés sur des sols rugueux, allumettes frottées sans énergie sur le bord de la boîte. Ces pas, les derniers qu'elle avait vus avant d'aborder le wagon, avant le train, étaient confinés dans un coin douteux de la mémoire et se diluaient entre les ombres et l'odeur de pourri. Et il lui était donc difficile d'admettre que cette masse informe appartienne à l'humanité, que ce soit des personnes, celles qu'elle avait vues à la gare, flanquées de gardes en uniforme noir qui portaient des armes puissantes utilisées à la fois comme avertissements et comme gourdins. Les gardes les avaient conduits après les camions, par des couloirs et des enclos, pour déboucher sur une plate-forme étroite, fragile, formée de planches posées sur des tonneaux de manière à improviser un passage. La masse humaine poussait dans tous les sens, s'écoulant et se mêlant

dans un constant va-et-vient, décrivant des portions de cercles, parcourant, d'un regard inquiet, les quelques mètres de l'univers visible. Et le train les engloutit.

Là, maintenant, dans l'obscurité, ces visages si hermétiquement fermés, paraissaient de plus en plus pâles, à mesure que le train pénétrait en territoire étranger. Ignorance double, triple, pensait Carmen. Où m'emmènent-ils ? Savent-ils qui je suis ? Et moi-même, est-ce que je sais qui je suis ? Pensées troubles. Mais les pensées ne pouvaient pas être moins troubles que l'atmosphère. Pourtant, par instants, elle parvenait à capter le bruissement fugace d'une idée qui se frayait un passage entre les mâchoires serrées de l'ombre. À intervalles réguliers, il y avait des ouvertures destinées à ventiler le wagon, près du toit. Ce n'était guère que des lucarnes rectangulaires, à peine plus larges et plus hauts que la porte d'un four à pain. Pain. Souvenir douloureux, aigu, logé entre les seins, qui fit fuir l'idée. Elle avait faim. Elle avait perdu la notion du temps écoulé, mais il s'était passé beaucoup de temps. La faim est un irréfutable témoin.

*Je ne peux pas savoir combien de temps*, parvint à penser Carmen. Pas une seule fois les wagons ne se sont entrouverts depuis que nous sommes partis ; ça leur est égal, nous mourrons tous ; cette fois, je mourrai pour de bon. Une lueur fugitive, un éclair, peut-être, montra des visages aux yeux ahuris et aux mâchoires tombantes, mannequins désemparés, presque beaux, avec leurs triangles cousus sur les manches.

Des triangles cousus sur les manches. Elle ne pouvait voir son propre triangle. Il était noir et teint d'un éclat pourpre, parce que ces monstres l'avaient cataloguée comme prostituée, et elle n'avait pas réussi à se faire comprendre. Comment leur expliquer si tu ne sais pas un mot d'allemand ? Il y avait des triangles verts, pas mal de rouges, quelques violets et beaucoup, beaucoup plus de jaunes. *L'allemand est une langue gutturale*, avait dit David, *ils se servent de la gorge plus que de la langue*. Où est mon amour, mon David ?

Enveloppée dans le suaire que formaient tous ces corps, Carmen essaya de bouger la tête. Qu'importaient les triangles ! Elle n'avait plus longtemps à les supporter. Ils avaient tué David, n'est-ce pas ? Elle ne les avait pas vu le faire, mais ils l'avaient tué. Lui n'était pas de ceux qui acceptent docilement leur destin. Il avait un pistolet et il s'en était servi, elle en était sûre. Mais ils avaient le nombre et des armes puissantes. Quel triangle auraient-ils mis à David ? Jaune, parce que juif ? Rouge, parce que communiste ? Ou simplement noir, parce qu'asocial, agitateur,

subversif ? Un rebelle, est-ce la même chose qu'une prostituée ? À croire que pour les nazis, c'est la même chose. Ils ne font pas la distinction, ces pauvres types.

Sur le point d'être coupée en deux par un sanglot, Carmen pensa de nouveau au châssis d'aération, entre un éclair qui s'éteignait et l'effrayant accès de toux d'un homme en train de mourir, son déchiré qui fit fuir toutes les abeilles et laissa un chœur de gémissements. Encore un autre en train de mourir. Et alors ? Elle en était arrivée à accepter si naturellement l'idée de la mort que les premiers coups de tonnerre dominant le cahotement des roues sur les rails lui parurent le signe d'une volonté extérieure, le signal indiquant qu'à l'ignorance allait succéder une série fatale d'épreuves. Elle reconnut que c'était absurde et s'employa à trier les odeurs. Le nez, bien équipé, capable de reconnaître les différentes substances, prit le contrôle des opérations. Ça ne lui serait pas facile, serrée comme elle l'était entre des corps, des corps, des corps. Les forces l'avaient abandonnée, mais les autres étaient des châteaux de cartes, de fumée, de toiles d'araignée. Ce ne serait pas facile, mais elle y arriverait. Au début, elle n'avait à peu près aucune idée de ce qu'elle se proposait de faire, et il fallut encore cinq coups de tonnerre furieux pour que les brumes de son cerveau se dissipent suffisamment. Elle reprit sa respiration.

Épaule, tête, épaule. La voix criarde d'une vieille femme tourna comme une toupie avant de se perdre dans le néant. Carmen ne savait pas le sens des paroles, mais, dans ce mélange de rage et d'impuissance, le ton s'imposait :

— *Bus majte ?*

— Pardon. Pardon.

Épaule, barbe, dents.

— *Kurve ! Shmiedzi !*

Les mots s'éteignirent dans le roulement d'un nouveau coup de tonnerre, et les gémissements montèrent d'un octave. Le train freina sans s'arrêter ; grincements et secousses de métal ébranlèrent le wagon, s'ouvrirent des espaces entre les corps. Carmen, sans savoir comment elle était arrivée là, se retrouva sous le châssis, regardant bêtement la clarté livide qui filtrait par l'ouverture. Il y avait là trois ou quatre morts : un homme, une femme, et, enveloppés par la coupole que formaient les troncs et les têtes, deux adolescents. L'homme les avait tués, puis s'était donné la mort comme les malheureux de Worms et de Mayence au XI<sup>e</sup> siècle.

David le lui avait expliqué. Les juifs se suicidaient quand ils se voyaient coincés. Les triangles jaunes. Celui du garçon portait en outre une lettre « B ».

— Tu es espagnole ?

Carmen distingua à peine, à la lumière de l'éclair suivant, une mèche de cheveux noirs frisés. Un instant elle pensa qu'elle allait dire "non", qu'elle était sud-américaine, qu'un extraordinaire hasard l'avait mise à cet endroit, à ce moment, qu'elle devrait être ailleurs, au milieu d'autres gens. C'était assez compliqué pour lui expliquer l'histoire de David, la traversée de l'océan, la fuite à travers la moitié de l'Europe. Fuite, quel mot délicieux !

— Oui, dit-elle simplement, au moment même où la lueur lui permettait de voir le triangle marron.

— Et toi, tu es gitane. Ce n'était pas une question.

— Personne indésirable ? Janika, mon nom. Je suis hongroise.

— C'est ton nom ? Le mien est Carmen, murmura-t-elle. Elle trouvait très étrange d'avoir dépassé l'odeur et la faim ; cet instant de pur étonnement semblait aussi irréel que la tempête, au dehors. La gitane était, depuis longtemps, la première personne à qui elle pouvait parler dans sa langue, même si c'était maladroitement. Pour confirmer l'absurdité de la situation, la pluie s'abattit en rafales horizontales, et l'eau pénétra par les interstices. Ainsi, les lueurs et l'averse distinguaient-elles, une fois encore, les vivants et les morts. Carmen étendit la main et toucha le visage de Janika. Entre les bouts de ses doigts s'esquissa un sourire.

— Carmen, répéta la gitane.

Elle montra le triangle noir sur la manche de l'autre femme et ajouta :

— T'es une putain ?

— Non. Sa volonté paraissant faire place à une lassitude infinie, Carmen n'accompagna cette négation d'aucun geste. Il lui fallait toute son énergie, toute celle qu'elle pouvait trouver au fond d'elle-même, pour parvenir jusqu'à la lucarne et déboucher de l'autre côté. Janika était-elle assez mince pour passer par cette étroite ouverture ? Elle fut surprise de s'apercevoir qu'elle pensait à des choses aussi décousues ; elle ne savait même pas quand elle déciderait de faire cette chose-là.

— Non, je ne suis pas une putain. Tu viendras avec moi ?

— Pour aller où ?

— Sortir de ce foutu train.

Elle crachait les mots avec dégoût, avec haine. Elle ne savait pas non plus pourquoi elle embringuait la gitane dans son projet dément. En fait, elle ne savait rien. Elle agissait simplement par instinct. Mais l'instinct avait, lui aussi, une voix et

un doigt. L'instinct lui indiquait la marche à suivre, lui ordonnait de prendre Janika avec elle, lui conseillait de commencer à entasser les corps des morts pour former un monticule et atteindre ainsi l'ouverture.

... *mer lojnicht* – dit la vieille, comme si sa plainte reflétait à l'avance sa condition de victime. Carmen se demanda à nouveau si la vieille était ennuyée ou simplement désagréable ; mais elle semblait être la seule qui prêtait attention à ce qu'elle faisait. Jusqu'à Janika qui regardait de l'autre côté, comme si elle essayait de découvrir quelque chose dans l'obscurité, au fond du wagon.

— Janika. C'est effrayant, mais nous devons le faire.

— *Kerem*.

Je ne te comprends pas.

Elle ne comprenait pas non plus pourquoi les autres se serraient, s'éloignaient, se joignaient au cercle entourant les morts.

— C'est rien.

Janika tourna son visage vers Carmen. Les larmes accumulées sur ses joues brillèrent comme des gemmes et tombèrent sur le corps que la gitane attrapa par les chevilles.

— *Bus majte ? Bus majte ?* répéta la vieille, les mains croisées sur la tête, formant une coiffe.

— Qu'est-ce qu'elle dit ? haleta Carmen.

— C'est du yiddish, je ne sais pas. *Il ne faut pas le faire*, je pense.

— *Ij ken yein*, pleurnicha la vieille qui s'essuya les yeux et se laissa retomber.

— Il le faut, dit Carmen.

Elle avait retrouvé des forces, mais elle comprenait qu'elle n'arriverait jamais à empiler les cadavres comme ça sans l'aide de la gitane.

— Ça suffit.

Les corps leur arrivaient jusqu'à la poitrine et il ne restait plus qu'à prier qu'ils n'aillent pas s'écrouler tandis qu'elles s'agrippaient aux bras et aux jambes pour atteindre le châssis.

— J'ai vécu en Espagne quand j'étais petite, dit Janika.

Carmen l'observa une seconde. Cela expliquait la connaissance de la langue, mais ce n'était pas le moment d'entrer dans les détails.

— J'ai un couteau, insista la gitane.

— Ça m'est égal. Il faut sortir d'ici.

Carmen se dit que le couteau ne serait pas d'une grande utilité si les gardes le découvraient. Elle posa le pied sur un cadavre et se dressa, la main en avant, tâtonnant dans l'obscurité ; empiler les cadavres et s'en servir comme escabeau, c'était autre chose. Elle s'agrippa à une chevelure et fut sur le point de tout lâcher. Les cheveux étaient doux, fins, ceux d'une jeune femme comme elle. Morte. Morte. « Ils sont morts, dit Janika. Allons-y ! Monte ! Vite ! »

Ils sont morts, pensa Carmen. Ils sont morts. Ils sont morts... Un craquement sec la fit sursauter ; comme si une branche s'était cassée. Triangles jaunes, pensa-t-elle, rouges, marrons, verts. Pourvu que ce soit au moins un vert. Elle attendit l'éclair. Non, ça n'était pas vert, mais jaune. Elle étira la main autant qu'elle le put et atteignit le bord du châssis, un filet de métal tordu qui sortait du cadre en plusieurs points. Attention à ne pas se couper. Carmen mit les doigts dans la gouttière et essaya de soulever tout son corps. Mais toute sa faiblesse semblait se concentrer sur ce point, et elle perdit pied. « Ne tombe pas ! » dit la gitane. Avec une agilité prodigieuse, la fille se hissa sur les cadavres et glissa la tête entre les jambes de Carmen :

— Prends le couteau. Coupe.

— Où ?

— Coupe.

Janika allongea la main et plaça le couteau ouvert dans la paume de Carmen. Il était humide, gluant. À qui était ce sang ? Elle allongea le bras et planta le couteau dans l'angle inférieur gauche de l'encadrement, entre le bronze et le bois. Janika poussa, et Carmen sentit le nez de la gitane dans son sexe, mais ça lui était égal. Elle se colla à la paroi du wagon et continua à se hisser, paume après paume, se servant du couteau comme d'un point d'appui, ce qui lui permettrait d'appuyer le coude sur la bordure.

— Ça passe ? La voix de la gitane était à peine audible.

— Quoi ?

— Ta tête ? Elle passe par là ?

Carmen remua les jambes en l'air et réussit à sortir la tête par l'ouverture. Elle reçut une rafale de vent humide et froid qui la fit frissonner, bien que la pluie ait cessé et que les nuages, bas et sombres, restent zébrés par les éclairs. Le train roulait doucement et en cadence, sans doute parce que les voies n'étaient pas dans le meilleur état, ce qui, lui donna espoir de pouvoir mener la manœuvre à son terme.

Dehors ! Elle était dehors ! Elle se laissa fouetter par le vent tout en se demandant comme passer les épaules par l'étroite ouverture. Est-ce que les gardes allaient la voir ? Elle recula pour étendre le bras, appuya la main sur le toit du wagon, et, avec l'autre main sur le bord du châssis, elle réussit à passer la moitié du corps, de façon à pouvoir s'asseoir sur la lucarne. Elle sentit que les doigts de Janika écrivaient un message sur ses chevilles. Elle ne comprit pas le mot, mais elle imagina que la gitane lui demandait de se presser. Ce qu'elle fit. S'accrochant à un anneau fixé providentiellement sur le toit, elle hissa son corps jusqu'à ce que seuls ses pieds restent appuyés sur le châssis, la moitié du corps collée au rebord. Elle se trouvait dans une position peu naturelle, inconmode, mais cela suffisait pour reprendre son souffle. Elle leva la jambe gauche de manière à la passer par le bord du toit, puis elle passa l'autre. Elle ne parvenait pas à y croire. Elle était allongée sur le toit du wagon, mais elle ne pouvait rester là, elle devait faire de la place à Janika. Elle avança, rampant telle une couleuvre, vers le bout, là où il y aurait sûrement une rampe ou une échelle qui lui permettrait de descendre. La gitane la surprit. Elle était arrivée à côté d'elle, en un temps incroyablement court. Apparemment, la fille était plus agile qu'elle, et ce n'était peut-être pas la première fois qu'elle se déplaçait sur le toit d'un wagon.

— Silence. Se coller au... sol, murmura Janika.

— Le couteau ?

— Je l'ai. Tu as eu vite fait de t'habituer.

Carmen se remit à ramper et atteignit le rebord du wagon. Elle était terrorisée à l'idée de se trouver entre deux masses en mouvement, bien que la logique veuille que les wagons ne se touchent jamais. De toute manière, le convoi marchait lentement, et il y avait peu de risque d'être projetée. Une dernière fois, elle pensa aux malheureux qui restaient dans le wagon, à la vieille qui l'avait insultée, aux cadavres empilés comme des sacs de sable, au craquement des os qui se brisaient...

Ça ne pouvait pas être aussi simple ; quelque chose allait sûrement mal tourner, quelque chose allait mal tourner.

Il avait tout à fait cessé de pleuvoir et le vent froid du nord poussait les nuages comme s'il s'agissait d'un troupeau de moutons noirs. Enfin, la lune apparut, glissant sur l'horizon, éclairant le paysage de sa lumière insolente, inquiétante. Quelque chose peut mal tourner, se dit une fois de plus Carmen. Elle ne voyait pas le sol,

mais il n'y avait pas d'autre solution que de tenter le tout pour le tout. Et, bien qu'une jambe ou un bras cassé soit un luxe qu'elle ne pouvait se permettre, elle devait agir, contraindre sa volonté ; la mort derrière elle, et sans doute devant elle... Maintenant !

Il n'y avait plus place pour une nouvelle hésitation. Carmen sauta de la barre transversale et flotta un instant dans la direction opposée à la marche du convoi avant de toucher le sol et de rouler dans le fossé. Et tandis qu'elle roulait, elle entendit un choc sourd, immédiat. Janika !

Elle avait mal, bien sûr qu'elle avait mal. Un pincement dans l'épaule, comme une morsure et un bruit sourd dans le genou. Est-ce que c'était tout ? Le destin avait été indulgent. Ça ne s'était pas si mal passé.

— Je suis là, murmura-t-elle sans oser lever la tête et, encore moins, se redresser. Le train continuait, passant à côté d'elle, énorme boa sans but.

Janika se traîna jusqu'à l'endroit où se trouvait Carmen et l'étreignit avec autant de force que si le court instant de terreur, la mort debout, l'asphyxie se répétaient.

Elles se séparèrent pour se regarder dans les yeux que toutes deux avaient emplis de larmes. Carmen parla la première :

— Allons-y ! Vite !

— Non, dit Janika. Laisse passer le train.

Combien de temps faudrait-il avant qu'ait défilé le convoi qui passait au-dessus d'elles ! Elles n'en savaient rien. Y avait-il soixante, quatre-vingt wagons ? La lenteur exaspérante de cette longue forme noire rendait tout le paysage irréel. C'était une matière qui coulait presque en silence, pareille à une curieuse chenille.

— Il n'en finira jamais de passer, dit Carmen, angoissée.

— Du calme, ma petite. La gitane lui prit à nouveau la main. Il finira par passer.

— Non. Partons.

— C'est trop tôt, dit Janika, entre ses dents, en mordant chaque lettre.

Mais Carmen ne l'écouta pas, elle se détacha brusquement et se mit à marcher, courbée entre les buissons.

— Tu es folle, dit Janika, mais elle la suivit.

Elles avaient parcouru une centaine de mètres quand le dernier wagon éclairé comme un salon par un soir de fête, brilla dans la nuit. Il y eut un instant de lumière dorée, pure, déchirante qui parut bouger dans les roues au bruit sourd, puis les cris :

— *Da haut einer ab...*

Et alors, le frein à main, actionné d'urgence, brutalement.



— Cours ! haleta Janika. Cours, putain de ta mère, cours !

Carmen se mit à courir. C'était très difficile dans l'obscurité où elle trébuchait sur des buissons et des pierres invisibles. Mais elle courait et ne pouvait s'offrir le luxe de tomber. Les cris se multiplièrent dans le dos des deux femmes Et un élément impensable s'ajouta au chaos : les soldats avaient allumé un projecteur et illuminaient le pré, bien au devant d'elles. C'est là que se dirigèrent les premiers tirs, sans beaucoup de conviction. Il y avait un bouquet d'arbres, peut-être un bois, et le projecteur n'épargnait aucun détail, tout au moins pendant les secondes où il fouillait les ténèbres. Tout au moins pendant les secondes qui précédèrent et suivirent les cris auxquels se mêlaient à des aboiements.

— *Die Hunde... !*

— *Lasst die Hunde los !*

Les chiens ! Carmen sentit la pince glacée de la peur qui lui serrait l'épaule, lui mordait la nuque, comme l'annonce brutale des morsures à venir. Des traces de scintillement blanc sale parcourent l'espace. Bruits mélangés, hurlements, détonations, cris...

Carmen sentit le terrain céder sous ses pieds et roula sur une pente. Janika, à son côté, ne connaissait pas un meilleur sort, ou bien... Comment savoir ? Elles étaient tombées dans un ruisseau jusqu'à la ceinture. L'eau, froide et boueuse, cherchait les zones les plus sensibles pour compléter le travail commencé par les autres épreuves.

« Allons ! Courage ! » s'écria Janika qui prit Carmen par la main et la tira. « Le bois, devant, allons-y ! Allons-y ! Courage ! » s'écria Janika qui prit Carmen par la main et la tira. « Le bois, devant, allons-y ! »

— Oui.

Épuisée, Carmen vit défiler des centaines de silhouettes blanches ; les morts et les moribonds du train. Elle vit la forêt, réelle ou rêvée, quelques pas devant elle, se réverbérant à la limite de la perception. Qu'ils me tuent maintenant, pensa-t-elle, ou jamais. Je serai indestructible. Elle observa Janika qui prenait les devants pour sortir du ruisseau et la vit flotter entre les marques laissées par le feu, soulevée comme par des papillons invisibles. Puis la tache rouge sur son épaule.

— Gitane !

Elle ne parvenait pas à se rappeler son nom.

— Cours, ma fille, murmura Janika.

— Non, toutes les deux !

Carmen passa le bras de la gitane autour de son cou et tenta de la traîner, mais elle était trop lourde.

— *Ostaba !* Laisse-moi.

— Non, répondit Carmen, obstinée. Elle traîna le corps sur quelques mètres en direction des arbres, et elles tombèrent enlacées dans l'herbe humide, entre des branches cassées et des excréments d'animaux. Les chiens, précédés de leurs aboiements, étaient très près.

— Va-t'en, fit Janika. C'est fini.

— Non ! Non ! Non !

Elle sentit la première morsure sur le bout de la langue, bien que le chien l'ait mordue dans le mollet. Aussitôt, il n'y eut plus que les animaux déchaînés, cherchant où planter les crocs, et des mains tendues en éventail pour essayer de protéger les zones les plus vulnérables, presque comme par instinct. Aveuglées, blessées, enveloppées dans leurs tuniques de boue sanglante, les deux femmes perdirent la notion du temps et des distances et ne s'aperçurent pas que, maintenant, les cris et les coups de feu venaient du bois et non plus du train.

— *Vichodzi !*

Une main rude la sépara des mâchoires de l'animal, déchirant la chair sans ménagement. Elle la souleva comme si elle était une plume tandis que d'autres mains et d'autres armes se chargeaient des chiens. Reprendre sa respiration. Une seconde d'air sans aucun sanglot. Carmen regarda ses mains en sang et s'aperçut à peine de la douleur dans les jambes, là où pendaient des lambeaux de chair. Elle étreignit le premier arbre, s'en servant comme d'un mur pour s'isoler des combats, et, à travers la brume qui commençait à tout recouvrir, elle parvint à voir qu'il y avait plusieurs *partizanos* et qu'ils tuaient les chiens à coups d'arme à feu et de couteaux.

Puis l'univers commença à se contracter, noir et bleu foncé, avec quelques veines et gouttes rouges. Il se réduisit à la dimension d'un grain de raisin et s'éteignit.

Elle se trouvait dans une cabane, sur une paille sale. À quelques mètres de là gémissait Janika. Deux ou trois hommes parlaient à voix basse près du feu où la nourriture cuisait dans une marmite.

L'air frais du matin la retrouva entre les couvertures grossières. Il y avait comme une contradiction entre le silence et les odeurs, et Janika ne gémissait pas. Carmen essaya de bouger la tête et s'aperçut que ses jambes la brûlaient ; une douleur frénétique courait, telle une échancrure, entre les pieds et les muscles, les insectes foraient son sexe et son ventre, lui grignotaient les seins ; ils lui avaient mangé la langue.

*Janika est morte*, dit une voix dans sa tête. *Elle est morte*. La même main rude l'aida à se lever. C'était un homme jeune, hirsute qui puait comme le diable. Il tenait une arme à la main et le couteau de la gitane à la ceinture.

— *Du fashteit yiddish ? Polish, polak ?*

— Non. Carmen sentit sa gorge se nouer, mais elle devait, à son tour, s'informer de la gitane.

— Janika ?

Le barbu secoua la tête.

Non, c'est non, dans toutes les langues.

— Allez ! Il sourit, une entaille à peine visible sur un visage durci par les circonstances, peut-être figé parce que l'homme s'était hasardé à employer un mot de français.

— Où allons-nous ? Je ne peux pas marcher.

Pour toute réponse, le *partizano* la chargea sur une épaule et mit son arme en bandoulière de façon qu'elle ne touche pas les côtes de Carmen. Ils quittèrent la cabane et pénétrèrent dans la forêt. L'homme la portait sans difficulté, comme si elle ne pesait rien, mais il n'en marchait pas moins avec prudence, mesurant chacun de ses pas. Ils se déplaçaient à l'intérieur de la forêt qu'il semblait connaître à la perfection et, après une longue marche, dont Carmen ne pouvait estimer la durée, ils parvinrent à une clairière où régnait une certaine activité. Quatre cabanes assez rudimentaires formaient un losange autour d'un foyer ; des hommes et quelques femmes armés se livraient à leurs tâches quotidiennes, sans doute assez semblables à celles qu'ils effectuaient avant la guerre.

— Je peux marcher, dit Carmen.

Le partisan remua la tête et redoubla la pression de la main qui retenait la jeune femme.

— Me diras-tu si Janika ou morte ou vive ?

Le partisan ne répondit pas. Apparemment il s'était persuadé qu'il n'y avait pas moyen – que ce soit en polonais ou en yiddish – de communiquer avec elle. Il parcourut les derniers mètres qui les séparaient de l'une des cabanes, y entra d'un pas décidé et déposa la femme sur une paille aussi sale et malodorante que la précédente. Mais le plus surprenant, ce fut de découvrir la présence d'un homme assis dans la pénombre, une cigarette allumée entre les doigts.

— Sois tranquille, *muchacha*, dit-il en castillan, avec un accent catalan prononcé. Tu es chez des amis.

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Joaquin, et ne me demande pas de t'expliquer comment je suis arrivé jusqu'ici. Ça demanderait deux fois plus de temps qu'il n'en faut pour le vivre.

L'homme se leva, de sorte que la lumière éclaira une horrible cicatrice pourpre qui lui barrait le visage. Il était trapu et costaud. Il pouvait avoir la quarantaine, mais les épreuves qu'il avait subies le faisaient paraître plus âgé.

— Et je ne suis pas non plus une beauté, fit-il.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Janika ? Le barbu n'a rien voulu me dire.

— La gitane est morte, ma petite. Ce que vous avez fait, c'était dingue, héroïque, mais dingue. Comment vous êtes-vous sauvées du train ?

— Par la lucarne d'aération, en empilant les morts.

Un sanglot précéda la douleur. Carmen se rappela les os brisés des cadavres, le nez de la gitane qui renflait son sexe, les chiens, surtout les chiens ; elle ne pouvait se sortir les chiens de la tête, elle ne pouvait les détacher de ses jambes auxquelles ils s'accrochaient comme des chiots aux mamelles.

— Cet endroit n'est pas sûr, dit Joaquin. Les nazis ont l'intention de bombarder la forêt, de la gazer, que sais-je ? Nous sommes têtus, obstinés, et rien ne leur ferait plus plaisir que de nous rayer de la carte.

— Pourquoi Janika est-elle morte ? C'était mon amie.

— Ils lui ont mis une balle dans le poumon, ma petite. Pas même un médecin n'aurait pu la sauver.

Carmen se mordit les lèvres. Douleur des jambes et douleur du cœur.

— Vous avez combattu en Espagne ?

Joaquin hésita un moment avant de répondre ; il n'était pas sûr de vouloir le faire.

— J'ai passé les Pyrénées en 1939. Je n'ai pas attendu que les Français me livrent aux nazis.

Ils parlèrent jusqu'à midi, heureux tous deux de pouvoir le faire dans leur propre langue.

Joaquin profita de leur conversation pour changer les pansements des jambes de Carmen. Il n'était pas médecin, pas même infirmier, mais la guerre développe des compétences cachées au fond du désespoir.

— Qu'est-ce qu'on va faire, Joaquin ? Je pourrai rentrer dans mon pays ?

Le partisan baissa les yeux et parut se concentrer sur une blague à tabac accrochée à sa ceinture :

— C'était ma dernière cigarette.

— Je mourrai ici, n'est-ce pas ? Où pourriez-vous m'emmener ?

— Tu poses trop de questions, ma petite.

Ce fut au tour de Carmen de regarder de l'autre côté, non pas pour éviter que Joaquin voie ses yeux, mais parce qu'elle s'était montrée injuste avec ces gens qui venaient de faire sa connaissance et qui avaient risqué leur peau pour la sauver des chiens et des nazis.

— Je pose trop de questions, vous avez raison.

Ses jambes allaient mieux, contrairement à tous les pronostics. Elle porterait toujours les marques des dents qui laisseraient comme les reliefs inattendus d'un tissu gaufré, mais elle avait la vie sauve. Tout le long des jours, elle pensait à Janika, et elle fut surprise de s'apercevoir que le temps jouait avec elle une partie capricieuse, dilatant certains épisodes et contractant les autres jusqu'à les rendre à peu près invisibles. Elle avait connu la gitane, elle avait partagé sa vie durant les instants les plus intenses dont elle pouvait se souvenir, et elle l'avait perdue. Ensuite, les jours ne furent plus qu'une longue agression de la mémoire. Souvenirs des heures vécues dans le train. Nazis, cadavres, Janika. Encore et encore.

Les partisans sortaient de la clairière et traversaient la forêt pour s'en prendre aux transports, plaçant des explosifs le long des voies. Certains revenaient blessés, d'autres ne revenaient pas. Carmen mémorisa les horaires et, un beau jour, lasse d'être une charge, elle attendit que la plupart des hommes et des femmes soient partis pour quitter la cabane et partir dans la direction opposée. Elle avait pris du pain, du fromage et de l'eau dans un sac et, bien que ses jambes lui fassent assez

mal, elle se dit que la forêt devait avoir une fin. Elle déboucherait dans un pré, dans un hameau où des paysans ignorants de la charge que transportaient les trains, ne connaissant ni nazis, ni juifs, ni gitans, ni rouges, lui donneraient le lait de leurs brebis et même un morceau de lard. Mais il restait un geste décisif à faire pour que son plan ait un minimum de chances : le triangle. Utilisant le couteau de Janika qu'elle avait récupéré – Joaquin avait pu l'obtenir du partisan qui l'avait portée jusqu'au campement – elle découpa soigneusement les points qui fixaient le bout de tissu à la manche. Maintenant, il n'était ni noir, ni marron, ni gris, il avait pris une couleur indéfinie, aussi indéfinie que l'origine de celle qui le portait. Je ne sais qui je suis ; et ça n'a pas d'importance.

Elle jeta le triangle dans les restes du foyer et le vit se consumer en quelques secondes. Le temps, encore. Janika, une vie en un instant, mil ans dans une étincelle. Elle mit le couteau dans sa poche.

Carmen ressentit un bonheur inhabituel. Elle laissait derrière elle le cauchemar et peu lui importait ce qui pouvait arriver au-delà. Elle mit la main dans sa poche et serra le couteau, sachant très bien ce qu'elle ferait si elle retombait entre les mains des nazis.

La forêt s'ouvrait sur un champ fraîchement labouré. Elle essaya de deviner ce que ces gens allaient semer. Elle ne savait pas non plus où elle se trouvait. En Pologne ? En Allemagne ? Des pommes de terre ? Du blé ? Du seigle ? Elle distingua un chemin au loin et pressa le pas, autant que lui permettaient ses jambes martyrisées.

L'automobile était bizarre, verte, d'une marque qu'elle ne parvenait pas à identifier. Une Ford ? Un nouveau modèle, en tout cas. Autour du véhicule, disposés au hasard, l'air ennuyé, se tenaient quatre hommes. Un instant, elle craignit de commettre une imprudence et se disposait à revenir sur ses pas. Mais les hommes l'avaient déjà vue et, après tout, quand elle leur parlerait en espagnol, pensa-t-elle, ils seraient si déconcertés qu'ils ne suspecteraient rien, même s'ils étaient de la Gestapo. D'autre part, ils n'avaient pas l'air allemand. Aucun d'eux n'était blond. Trois avaient de grosses moustaches et tous avaient les yeux cachés par des lunettes foncées.

— Eh là ! dit-elle en agitant joyeusement la main.

— Eh là ! lui répondit le plus corpulent, dans un excellent espagnol. On t'attendait, Blanche Neige. On pensait que tu ne sortirais jamais de ce bois.

— C'est elle ? fit un autre, à la peau très foncée. Il avait l'air d'un Maure ou d'un Indien.

— Bien sûr que c'est elle, imbécile. Regarde ses jambes.

Les jambes ? Carmen voulut faire marche arrière, pressentant quelque chose de tordu dans les propos et dans le ton. Mais avant qu'elle ait pu s'arrêter, trois de ces hommes lui barrèrent la route et la prirent par les bras. Tandis que le plus grand la regardait, les bras croisés, le Maure lui enleva le couteau, comme s'il avait toujours su qu'il se trouvait dans la poche, et un autre, avec un nez de boxeur, sortit une capuche noire de sa propre poche et en couvrit la tête de Carmen.

— Qu'est-ce que vous faites ?

La capuche sentait la mort. Le temps, toujours aussi capricieux, la prit entre ses bras et la berça, d'un côté et de l'autre de l'éternité. Ce ne fut pas un instant bref, infinitésimal. Cette fois, Carmen sut que, sans l'ombre d'un doute, tout était terminé, qu'enfin elle était morte, jetée sur le siège arrière d'une grande auto verte qui se mit en marche lentement, pour une destination inconnue. Elle ouvrit les yeux et vit l'obscurité. Et, bien qu'il n'y ait pas de triangle, elle se souvint de tout ce qui allait lui arriver.

FIN

## Les Contaminés

J'ai palpé la paroi. J'ai senti une texture huileuse, dense et j'ai retiré la main. *C'est inutile*, me suis-je dit, *jamais je n'y arriverai par mes propres moyens*. Hésitant, j'ai fait quelques mètres ; j'ai glissé, contourné, me suis cogné contre quelque chose de solide, peut-être un lampadaire, et je me suis dégueulassé dans une mare. Non sans mal, je me suis relevé.

— Taxi !

Il y a eu une minute de silence menaçant, une minute à odeur de glycérine et à consistance de marmelade.

— Taxi, oui, monsieur ! Où voulez-vous aller ?

Je me suis approché du chauffeur dont j'essayais de voir le visage. Du son de sa voix j'ai déduit que ça devait être un adolescent. Ça ne va pas, ai-je pensé. Ce type ne doit pas connaître le chemin. Mais il portait l'uniforme du Syndicat – orange, la seule couleur qui ressortait à travers le smog. Encore que, loin de me tranquilliser, ce détail ait aggravé la confusion.

— Il y a combien de temps que vous êtes chauffeur de taxi ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ! s'est-il exclamé, sur un ton de mauvaise humeur. Dites-moi où on va, un point c'est tout !

Je lui ai donné l'adresse de chez moi. J'ai dû me mordre la langue pour ne pas l'interroger sur son travail. Les chauffeurs n'aiment pas parler de leur condition, et tout le ressentiment accumulé pendant des siècles de marginalité fait surface à la première occasion.

Je me suis accroché à la ceinture de ce petit merdeux, de cet aveugle fils de pute et me suis laissé conduire.

Il se dépouilla de ses vêtements sales et les posa sur une chaise. Une fois de plus, le rationnement de l'électricité vous donnait encore plus l'impression de vivre dans le goudron. Il étreignit la femme sans mot dire, et il lui sembla étreindre un mannequin enduit de miel. Il ne put réfréner une pensée pessimiste. On vivait en un temps de blessures invisibles, de coups inavoués. Maintenant, tout était secret, sauf l'odeur. Elle sentait la tripaille de poulet ; lui sentait la tripaille de baleine ; beaucoup plus encombrante que celle de poulet. Ils mangèrent sans parler. Agar-agar sans



mélange, fromage au cyanure, pain de bouchon moulu à trente pour cent. Ensuite, ils prirent un thé digestif. Un thé à l'origan.

À huit heures précises souffla un simoun de butane.

— Comme il est ponctuel ! dit-il, soudain de bonne humeur. Pour moi, les météorologues étudient la sorcellerie. Comme les temps changent ! Avant, ils n'en réussissaient pas une...

— Glop ! fit-elle. Elle s'étouffait.

— Zut ! Les masques.

À neuf heures, ils purent enfin retirer leurs masques. Ils essayèrent de s'embrasser et ne réussirent qu'à s'entrechoquer dans l'obscurité. Chaque phrase était l'imitation contaminée de mots d'amour oubliés. Ils se dirent bien des douceurs, sans croire à aucune d'elles. Tandis qu'il parvenait à la pénétrer, après plusieurs échecs, il pensait à autre chose. Il aurait aimé boire du vin de mistel à la terrasse d'un café, au bord de la mer, avec le vent soufflant sur sa poitrine nue et une barbe de six ou sept jours.

L'affiche sur le mur disait :

**LES TOXICOMANES ONT ÉTÉ DÉCLARÉS ENNEMIS DE L'HUMANITÉ**

Collaborez. Dénoncez-les. Ils prétendent conquérir la planète.

Ils recherchent l'extinction de l'humanité pour prendre sa place.

Comment les reconnaître ?

- a) Ils n'utilisent ni masque ni filtre ;
- b) Ils peuvent respirer le dioxyde de carbone, le cyanogène, le butane et l'acétone ;
- c) Ils peuvent manger le tragacantha, le propylène, le piroxilène, le podzosol et le lanthane.
- d) Ils portent l'insigne de la secte cousu sur la poitrine : une fumée verte sortant d'une cheminée rouge flanquée de poissons morts sur fond noir,
- e) Ils vont toujours par groupes de trois symbolisant la Sainte Trinité : contamination de l'eau, empoisonnement de l'air, stérilisation de la Terre.

La complicité avec les toxicos est punie d'ingestion obligatoire d'eau du robinet.

Collaborez. Dénoncez-les.

**LUTTEZ POUR PRÉSERVER L'ESPÈCE HUMAINE**

## L'ESPÈCE HUMAINE EST LA MEILLEURE ESPÈCE

À dix heures, la lumière revint. Bien qu'il n'y eût qu'une lampe de faible puissance, ils purent se voir. Les corps nus et pâles contrastaient avec les fleurs du papier peint.

— Oh, mon Dieu ! s'écria la femme. Je ne le connais pas. Qui êtes-vous ? Avec qui est-ce que j'ai fait l'amour ?

Mortell sursauta. Les paroles de la femme réveillèrent en lui une idée cynique. Comment peut-on appeler amour cette cochonnerie ? Il gardait des souvenirs, des trésors, la mémoire de l'amour, mais ça ne ressemblait pas à ce qu'ils venaient de faire.

De toute façon, la lumière était de nouveau coupée. Mortell supposa que la femme avait l'intention de se rhabiller, comme s'il avait pu voir dans l'obscurité.

— Qu'est-ce que je vais dire à mon mari ?

La question semblait idiote. Et elle serait restée indéfiniment suspendue dans l'air épais de la chambre si Mortell n'avait pas eu pitié de la femme :

— Vous ne lui direz rien. C'est un peu près impossible qu'il puisse revenir. Il lui est arrivé probablement la même chose qu'à moi. Un taxi qui ne connaît pas la ville l'emmènera ici ou là, chez moi ou ailleurs. Il couchera avec ma femme. La pauvre se mettra à crier quand elle s'en apercevra et il se peut qu'il l'assassine dans l'obscurité, par inadvertance, et même qu'il l'étripe. Il y a longtemps que je ne me préoccupe plus de ce genre de choses.

— Il est très jaloux, dit la femme. Il ne me pardonnera pas, jamais.

— Madame, madame, fit Mortell, agacé. Il ne reviendra pas.

— Je suis une honnête femme !

— Je le sais. J'ai mis de la strychnine dans le thé.

La voix de Mortell semblait fatiguée, épuisée.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— J'ai mis de la strychnine, du poison. Dans quelques minutes, nous allons mourir.

— Je ne le crois pas.

La femme était terrorisée à l'idée qu'elle allait mourir enlacée à un inconnu et que son mari allait la retrouver avec un étranger quand il rentrerait à la maison.

— Le poison est rapide. J'aurais employé du curare, mais je n'en ai pas pu m'en procurer. Dans un instant tout sera fini pour nous.

Ils se turent et restèrent un moment sans bouger.

— Vous sentez un malaise ? dit Mortell.

— Non.

— Attendons encore un peu.

Mortell était déconcerté, et la femme commençait à en avoir assez. Il tenta de faire le blanc dans sa tête, mais c'était un blanc jaunasse, une couleur entre celle de la bile et celle du ciel. Il essaya de lutter contre cette sensation.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

— Hortense. Et vous ?

— Mortell.

— Mortell comment ?

— Mortell tout court.

Il ne se hasarda pas à avouer un prénom comme Narcisse. De toute manière, il était sûr que la femme mentait. Elle s'appelait sans doute Vanessa, Solange ou un autre de ces prénoms à la mode quelque trois décennies plus tôt. Mais, en définitive, cela n'avait aucune importance.

— Et ?

La femme avait perdu patience, elle ne paraissait pas disposée à attendre la mort une seconde de plus.

— Ça ne marche pas, dit Mortell. Notre organisme se transforme sans arrêt. Maintenant, il apprend à assimiler la strychnine, et qui sait combien de poisons restent inoffensifs. Mourir est très difficile. Rester en vie aussi. J'ai l'impression d'être un feu de croisement à l'orange qui m'empêche de continuer aussi bien que de stationner. Vous avez connu les feux de croisement ?

— Non.

— C'était un mécanisme d'horlogerie qui régulait la circulation des autos.

— Les autos... Les autos. Quel âge avez-vous ? Vous devez être très vieux. Vous parlez comme les ultras. Vous n'êtes pas un extrémiste, hein ?

Hortense avait peur. Elle serait sortie en courant, mais, dehors, le danger était pire.

— Peut-être ai-je été extrémiste à un moment ou un autre. Aujourd'hui, à quoi ça sert d'être extrémiste ou autre chose ? Peut-être qu'il y a des gens qui ont moins

de vingt ans ? La seule espèce fertile qui habite la planète, c'est celle des toxicos. Les hommes croient savoir et ne savent rien. Il y a longtemps que nous avons cessé d'apprendre.

Il s'aperçut qu'il parlait trop vite, qu'il était trop excité. Il ferma la bouche.

— Ça n'était pas si moche, après tout, dit Hortense. Vous êtes sûr que mon mari ne reviendra pas ?

Mortell fit oui de la tête, deux fois. Elle ne le remarqua pas.

— J'ai des espérances, dit la femme.

— Lesquelles ? fit Mortell. Je m'en vais, ajouta-t-il. Je ne peux pas rester si loin de chez moi.

— Ne partez pas ! Mon mari est sorti chercher de la dynamite pour tout faire sauter.

— Pas possible ! Vous croyez que nous allons avoir cette chance-là ? Après ce qui s'est produit avec la strychnine...

— Si la dynamite n'explose pas, on peut essayer de la mâcher, dit la femme.

« Ça n'est pas ici », ai-je dit à voix basse. Mais le taxi m'a entendu.

— C'est la destination que vous m'avez donnée.

— Ça n'était pas ma maison. J'ai compté les barreaux de la grille avec les mains et je me suis aperçu qu'il n'y en avait que neuf.

— Écoute, tu es aussi perdu que moi et tu ne veux pas le reconnaître.

— Je connais la ville comme ma poche.

— Ne fais pas l'idiot. Je ne vis pas dans ta poche.

Le taxi a fait claquer sa langue et a émis un son qui voulait être un éclat de rire. Il a mis en marche à une telle vitesse que j'ai eu beaucoup de mal pour m'accrocher à sa ceinture.

Mortell rampait entre des ombres molles, si molles et si noires qu'elles semblaient capables d'engloutir une multitude sans qu'on s'en aperçoive.

*Arriver ou ne pas arriver, pensa-t-il, ça n'est pas la question. La question, c'est : pour quoi ?* Chaque fois, il avait plus de peine à mettre un pied devant l'autre. Une sensation croissante de danger lui hérissait les poils de la nuque. Il étendit les bras et se sentit ridicule à prendre ainsi la posture des somnambules. Il réussit pourtant à faire deux ou trois pas. Il s'arrêta pour ajuster les filtres dans ses narines. Il fut pris

de l'idée que s'il respirait cette merde, il mourrait instantanément. Et pourquoi pas ? Maintenant, tout était déjà mort. Restait lui, quelque autre vagabond et les filtres. Les toxicos avaient hérité de la Terre. Il toucha le masque en plastique qui soutenait les filtres, puis fit courir ses doigts le long des courroies qui se rejoignaient sur la nuque. Le dernier cri... non, le dernier râle... de la technologie. Il retint sa respiration et sourit. Du bout des doigts il tâta le fermoir et, d'un geste brusque, tira le masque vers l'avant.

Il inhala. Les poumons grincèrent, crissèrent, mais finirent par recevoir l'air vicié sans trop de problèmes. C'était comme si on respirait de la bouillie. Il ne fut même pas surpris. Bien sûr, il se voyait obligé de voir le bon côté de l'affaire, mais il admettait que se libérer des filtres représentait un progrès. Maintenant il fallait simplement que les yeux s'adaptent à l'obscurité permanente, et la transformation serait complète.

« La ligne de démarcation entre l'univers des toxicos et celui des hommes humains était si ténue que l'on passait très naturellement d'un groupe à l'autre. On pouvait être porté à croire que les hommes humains se transformaient en toxicos dans les cabines téléphoniques abandonnées, comme le légendaire Clark Kent l'avait fait pour se changer en Superman. Malheureusement, l'inverse n'a pu être prouvé, et savoir comment les toxicos ont commencé à se reproduire sexuellement reste aujourd'hui un mystère. »

P. Smutz

(Encyclopédie toxicologique illustrée)

« Arrête ! Arrête ! »

Le taxi m'avait conduit dans un terrain vague, un lieu si différent de ceux que je connaissais que le smog lui-même y paraissait moins dense.

— Bien sûr !

Le chauffeur a stoppé et m'a fait face. Il n'était pas aveugle. Il avait les yeux verts et un regard pénétrant. Ce regard et l'absence de dents donnaient un aspect monstrueux au visage du mec. Il éclata de rire, et alors j'ai eu l'absolue certitude qu'il ne s'agissait pas d'un homme humain mais d'un toxico. Sur la poitrine, tenu par deux ou trois points de couture, il arborait l'insigne de la secte.

— Tu m'as trompé ! ai-je crié.

— Tout le temps, a-t-il dit, le plus calmement du monde.

— L'uniforme du Syndicat des Chauffeurs de taxi...

— Que les hommes sont bêtes ! L'uniforme ! fit-il en rigolant. Il sortit un pot de podzosol<sup>1</sup> et se mit à manger avec les doigts comme si c'était de la crème. Bas les masques !

— Quoi ? Tu es fou ? Si j'enlève le masque, je meurs.

— Appelez-moi monsieur ! Les toxicos n'ont pas besoin de masques.

— Monsieur ? Et pourquoi faut-il que je te donne du monsieur ?

— Nous autres, toxicos, nous avons un ordre hiérarchique très strict, dit le toxico en faisant de nouveau claquer ses doigts. Et comme je viens de vous recruter, vous êtes mon subordonné.

— Je vais t'en foutre du subordonné, sale petit merdeux ! me suis-je écrié et je me suis jeté sur lui.

Le toxico a fait un pas de côté, et, avec la main qu'il avait mise dans le pot de podzosol, il m'a arraché le masque. Je suis tombé face contre terre et, avant de perdre connaissance, j'ai senti qu'une coulée de caoutchouc fondu me remplissait la bouche.

Mortell continua à marcher, impuissant, découragé. Tout paraissait trop loin, perdu. Le monde tel qu'il l'avait connu dans sa jeunesse, sa femme, Hortense, les vellétés de suicide qui finissaient toujours par de piètres échecs, les toxicos. Non, les toxicos, non. Eux, ils étaient très proches. Tout à côté. Il eut froid. Quand sa transformation serait complète, quand il cesserait de penser en homme humain et commencerait à penser en toxico, il ne se sentirait plus seul.

Une image fugitive, miraculeuse lui passa par la tête. Elle était si absurde qu'il eut envie de rire. Cette idée bizarre se rapportait à l'arrivée providentielle d'une race extraterrestre disposée à sauver l'humanité une minute avant la fin. Dans cette vision, les extraterrestres possédaient toute la technologie nécessaire pour assainir et réparer la planète. C'étaient des êtres amoureux de la beauté, motivés par une éthique sans faille et capables de se sacrifier pour préserver la vie.

Mortell secoua la tête pour chasser ces images. C'était pour lui une torture. Si de tels êtres existaient dans un recoin de l'univers, ils ne perdraient pas leur temps à venir en aide à une espèce moribonde, incapable de prendre soin d'elle-même. Mais ils pourraient aider les toxicos. Une espèce jeune et inexpérimentée mérite...

Une explosion lointaine, étouffée par la gelée dans laquelle était prise la cité, retentit aux oreilles de Mortell. Le mari d'Hortense avait réussi à retrouver son domicile, muni de la dynamite, et celle-ci avait pu exploser. Bordel ! Une fois de plus, l'échec l'enveloppait de son manteau noir. À nouveau, il pensa aux extraterrestres. Ils exigeraient un prix assez élevé pour la décontamination de la Terre, mais ils seraient disposés à se sacrifier. Mais que resterait-il sur la planète, sinon gaz toxiques, contamination et stérilité.

Sur le mur, l'affiche disait :

SOIS SOLIDAIRE DE L'HUMANITÉ, AIE PITIÉ DES PAUVRES HOMMES ET FEMMES QUI IGNORENT COMBIEN IL EST DÉLICIEUX D'ÊTRE TOXICO.

Ne les maltraite pas. Ne les force pas. Ne les sous-estime pas. Ne les humilie pas.

Souviens-toi que, en quelque sorte, les hommes humains sont nos pères et mères.

LES TOXICOS SONT L'AVENIR ET LA PLANÈTE LEUR APPARTIENT.

Le toxico m'a emmené dans un village toxico. Là, on m'a appris les techniques d'adaptation et de survie, et une femme peu aimable a répondu à toutes mes questions. Ils ont ri à gorge déployée quand j'ai dit qu'en cet endroit le smog me paraissait moins épais. Quand ils ont eu fini de rire, ils m'ont expliqué qu'en fait il était plus épais mais que j'avais parachevé ma transformation et que j'étais désormais un toxico pur et dur. Pour célébrer mon initiation, ils ont improvisé une fiesta. Nous avons chanté, dansé, mangé du podzosol, ainsi qu'un plat de lanthane et de samarium.

Mortell choisit de se laisser porter par le courant. Il tomba sur un paquet mou et son visage heurta quelque chose de métallique. Il se sentit plus malheureux que jamais. Quand il parvint à toucher l'obstacle, il découvrit un visage boursoufflé, les dents d'un homme humain. Un mort.

— Un mort ! s'écria Mortell, exultant. Il est encore possible de mourir !

Dans son enthousiasme, il en oublia les maudits extraterrestres, les toxicos et même cette putain de Terre. Il se leva et secoua toute la merde qui adhérait à ses vêtements.

— Tant qu'il y a de la mort il y a de l'espoir, s'écria-t-il.

FIN

1- podzosol : terre très acide qui se trouve dans les régions froides du globe. Le mot Podzol est d'origine russe et signifie : « sous les cendres ».



## Un Jour parmi d'autres

C'était le premier jour d'automne, si vous voulez, ou le 13 septembre, peu importe, c'est pareil. Une nuit sans musique, pour accroître la confusion. En un lieu éloigné, mais pas tellement, puisqu'on pouvait clairement entendre les plaintes des moribonds, on se livrait à la guerre. Vous savez comment ça se passe : la guerre commence quelque part, ici, là ou ailleurs, mais elle s'étend toujours comme une tache sur une nappe de lin, avançant, avançant encore, s'approchant de ta ville, de ton quartier, de la porte même de ta maison. Les guerres d'avant et de maintenant ont ce visage si familier : têtes de mort décharnées qui décident de s'installer dans ta salle de séjour, de manger ton dîner, de boire ton vin et de coucher avec ta femme, après t'avoir mis au rancart, comme un vieux meuble.

Tout à coup, je me suis vu marcher sans plaisir par la rue obscure d'un quartier pauvre, périphérique, attentif à chaque pas, donnant raison à ceux qui affirmaient que nous assistions aux signes avant-coureurs d'un suicide collectif. Je me suis arrêté à un angle de rue, près d'une fenêtre ouverte. Sans une hésitation, sans la moindre pudeur, j'ai observé la pièce dans laquelle un vieillard, assis sur un fauteuil à bascule, rigide comme une pierre, le regard perdu dans le vide, chantait sur le ton d'une plainte un air plus vieux que le vent. Je ne comprends pas comment j'ai pu savoir qu'il y avait un lien entre la chanson, le vieillard et la guerre qui se livrait très loin de là. La configuration, quasi identique à celle qui s'était produite bien des années auparavant, évoquait le jour où mon grand-père s'était trouvé pris dans un réseau de circonstances semblables, fortuites et hostiles qui conduisirent à sa mort. Découragé, j'ai détourné le regard. *Pour se souvenir, les yeux ne sont pas nécessaires*, me suis-je dit. J'aurais voulu me les arracher et les garder dans la poche de mon manteau, mais je n'ai rien fait de plus. De toute manière, à partir de ce moment-là, les souvenirs ont afflué dans l'ordre, avec la précision d'un mécanisme. L'adversaire semblait avoir joué son premier coup.

Pourquoi mon grand-père était-il mort ? Je veux dire que je ne demande pas la raison métaphysique de sa mort. Peut-être était-elle écrite dans un livre, ou simplement le hasard a-t-il touché l'endroit de son aile, à ce moment-là. Pourquoi est-il mort à cet instant, en ce lieu ? Pourquoi n'est-il intervenu aucune présence,

aucune main qui aurait su infléchir l'espace, dévier la bombe, la maintenir en l'air sans exploser, à quelques centimètres de sa tête ? J'y ai pensé et j'y pense encore, quand tout ce qui devait arriver est arrivé.

Le vieil homme se berçait sur son fauteuil et chantonnait, comme l'aurait fait mon grand-père, tandis que les avions se détachaient du ciel sans nuage comme des gouttes d'huile, lentement, en grappes. On dira que je suis en train d'imaginer, que c'est un jeu de l'esprit, que je ne peux pas l'avoir vu. C'est vrai, mais j'entendais les détonations, de plus en plus proches, je sentais l'odeur du sang et je pouvais toucher du bout des doigts l'espace figé. Pourquoi aurais-je eu besoin des yeux ?

Mon grand-père ne pouvait savoir combien de temps il fallait avant que l'enfer ne se déchaîne : il était tranquille ; il attendait l'heure du thé. Pas plus que ne le savait l'homme assis dans le fauteuil, comme absent, qui chantonnait son air d'autrefois. *La guerre est loin*, pensait-il sans doute, ou peut-être ne pensait-il pas du tout à la guerre. Il préférait réfléchir à d'autres calamités, plus proches et plus pressantes, se demandant s'il aurait l'argent pour acheter la nourriture et les médicaments, par exemple. Il avait peur d'être chassé de cette pièce à coups de pied ; il ne payait plus le loyer depuis trois mois et il touchait une pension misérable. La guerre était invisible, inexistante, rien.

À ce moment, j'ai compris que mon adversaire, quel qu'il soit, attendait que je bouge.

D'accord : c'était à moi de jouer. Le vieillard se berçait et chantonnait. Je cherchais où m'asseoir et j'ai trouvé un cageot de pommes vide. J'ai vérifié qu'il pouvait soutenir mon poids et me suis installé dans la position que prendrait un joueur d'échecs. J'ai appuyé les coudes sur les cuisses et la tête sur la paume des mains de façon à former avec les poignets une coupe, un récipient. Je savais qu'un observateur aurait vu en moi la copie d'un tableau de Bezhan Shvelidze<sup>1</sup> intitulé « Problème de temps ». C'était la position du personnage peint. Comme j'aime ce tableau ! Analyser. Réfléchir. Le prochain coup. Nous pensons toujours au prochain coup comme s'il pouvait résoudre tous les problèmes créés par ceux qui l'ont précédé. Je fixais le vieillard de l'autre côté de la fenêtre et j'ai vu le 13 septembre 1939, je l'ai vu avec une très grande précision, avec une clarté telle que je n'avais

---

<sup>1</sup>- Auteur d'un tableau célèbre montrant un homme qui réfléchit devant un échiquier.

pas besoin d'yeux, comme un joueur d'échecs expérimenté voit toutes les trames entrecroisées que représentent les trajectoires possibles des pièces.

Le 13 septembre 1939, le village de Frampol, province de Lublin, Pologne, trois mille habitants, aucun militaire, aucune cible industrielle, aucun défenseur de l'armée polonaise, fut pratiquement anéanti, rayé de la carte par la *Lufwaffe* qui effectuait un vol « d'entraînement ». Le village qu'habitait mon grand-père fut choisi parce que les avions, volant à faible vitesse, ne risquaient pas le feu de batteries anti-aériennes. Et aussi parce que la place centrale était un point d'orientation idéal pour les équipages des bombardiers. Je possède deux photos : l'une d'avant et l'autre d'après le bombardement. Sur la première on voit le village, sur la seconde une grande tache blanche et quelques lignes foncées qui convergent à présent comme une accumulation de pop corn et de barres de chocolat.

J'ai levé la tête et j'ai observé le ciel bleu, brillant, pas la moindre brume. À ce moment-là, la nuit innocente, le calme abyssal de l'atmosphère proclamaient que j'étais fou, que j'avais imaginé une guerre et truqué quelques photos pour me sentir victime d'une grossière injustice. La tricherie était double. J'aurais même imaginé deux guerres et trafiqué des millions de photos pour me sentir victime de diverses et monstrueuses injustices. Affaire de proportions. Bien. Les aiguilles tournent. Je dois jouer ou perdre la partie parce que je n'aurai pas réagi dans le délai que m'impartit la pendule ; je connais un problème semblable à celui du joueur dans le tableau. J'ai regardé le vieillard qui restait dans la même position, étranger à tout. Comme celui qui se vante d'être un joueur d'échecs sait qu'à mesure que le temps s'écoule on pense plus à la pendule qu'à la partie. Mais il faut prendre une décision, bouger, bouger une pièce, la bouger.

J'ai abandonné ma position contemplative, les bras sur les cuisses et la tête entre les mains. J'ai bandé tous mes muscles et j'ai sauté jusqu'à la fenêtre ouverte comme si je sautais dans un tableau de Rubens ou de Velázquez. Des artistes qui peignent de grandes toiles.

Quand il m'a vu faire irruption dans le calme de sa chambre, le vieil homme m'a regardé avec des yeux exorbités. J'étais bel et bien un intrus, un voleur qui voulait le dépouiller du peu qu'il possédait. Mon premier geste a donc été pour le tranquilliser. J'ai posé un doigt sur mes lèvres et de l'autre main je lui ai fait signe d'attendre, de

rester calme, de me faire confiance. Beaucoup de messages pour une seule main. Mais ça a marché. Sur son fauteuil le vieillard s'est détendu et s'est préparé à entendre mes arguments. Mais il n'y a pas eu d'arguments. Je l'ai arraché à son fauteuil et l'ai chargé sur mes épaules. Il pesait moins lourd qu'un édredon de plume. J'ai traversé la chambre, espérant que la porte ne serait pas fermée à clé. Par chance, elle ne l'était pas. Je suis sorti dans la rue et me suis mis à courir.

Le vieil homme ne protestait pas, mais, dans son corps tendu, je percevais la peur. J'ai craint qu'il ne m'urine sur le dos ; mais, inexplicablement, à mesure que nous prenions de la distance, le calme le gagnait. J'ai couru – je ne sais pas – dix ou quinze pâtés de maisons. Le souffle coupé, je me suis arrêté à un angle de rue et j'ai déposé le vieillard par terre.

– Pourquoi avez-vous fait ça ?

– Écoutez ! lui ai-je répondu. J'ai mis ma main en cornet sur l'oreille et l'ai invité à faire de même. Au loin, on entendait exploser les premières bombes.

– Le tonnerre ? a dit le vieil homme qui regardait en l'air. Le ciel brillait sans nuances et les étoiles semblaient suspendues comme des lanternes. Depuis des siècles, on n'avait pas vu une nuit comme celle-là. Ça ne peut pas être le tonnerre.

– Des bombes, ai-je répondu, laconique ; je n'avais pas l'intention d'expliquer quoi que ce soit.

– Des bombes ?

– Des bombes, ai-je répété. Un bombardement, il y a la guerre, une nouvelle ou celle de toujours.

C'était difficile à croire. Alors nous est parvenu le bruit des avions de la *Luftwaffe* qui, après avoir largué leur charge, s'élevaient en direction du nord, laissant derrière eux l'objectif détruit. Des langues de feu et de fumée ondulaient, montaient vers le ciel. On aurait dit des êtres capables d'absorber la lumière, de dévorer les couleurs, le brillant, les tonalités de l'air.

– Ils ont bombardé ma maison ? Le vieillard était accablé. Qu'est-ce que je leur ai fait ? Je suis une bonne personne, un vieux retraité.

J'ai passé un bras autour de ses épaules et je l'ai attiré vers moi :

– Vous ne leur avez rien fait, rien, bien entendu. Personne ne leur a rien fait, jamais. Mais que leur importe. Allons, venez avec moi. Je veux vous faire connaître quelqu'un.

– Qui êtes-vous ? Un ange, un démon ?

– Je suis un être humain. Vous croyez à ces trucs-là ?

– Non. Alors qui êtes-vous ?

Sans ajouter un mot, je l'ai conduit à travers les rues vides où régnait une totale solitude. Le silence se propageait, continu, perpétuel, bien qu'il y eût sans doute de nombreux barrages pour laisser passer les équipes de pompiers qui se dirigeaient vers les incendies. Nous nous trouvions dans une zone aveugle ; camions et autos étaient probablement obligés de faire de grands détours. Nous avons laissé derrière nous une série de passages étroits, tortueux, pleins d'ordures. Là, le pavement semblait mouillé et luisant ; les feux tournaient aux carrefours, solitaires et inutiles. Nous sommes arrivés chez moi alors qu'une coupole d'un rouge flamboyant recouvrait toute la localité et projetait des ombres immenses, comme par une soirée d'été.

Dans l'obscurité de la salle, mon grand-père se berçait sur un fauteuil à bascule et chantonnait un air plus vieux que le vent.

– Grand-père ! me suis-je écrié. Je ne connaissais pas le mot qui correspondait dans sa langue. *Dzeide* ? Oui, c'est ça.

Le regard de l'homme éclairait toute la scène. *Pour ça non plus, il n'y a pas besoin d'yeux*, semblait-il dire. Mais j'étais certain qu'il n'avait pas entendu le mot.

– Qui est-ce ? dit le vieillard que j'avais récupéré.

– Mon grand-père. Il est mort en Pologne, le 13 septembre 1939, dans le bombardement de Frampol, province de Lublin, mais, maintenant, il est ici ; je ne sais pas comment ça s'est produit. Apparemment, j'ai réussi à infléchir le cours de l'Histoire ou bien j'y parviendrai.

Je parlais précipitamment. Le miracle survenu dépassait de beaucoup mon attente. Mon grand-père nous regardait de ses yeux exorbités. Il venait de s'apercevoir qu'il n'était pas chez lui, dans le *shtetl* où il était né et où il pensait mourir, pas de cette façon, bien sûr.

– Comment ça va, grand-père ? dit le vieillard que j'avais sauvé d'une mort certaine, d'une autre guerre ; il tendit la main. Mon grand-père ouvrit la bouche et prononça quelques mots incompréhensibles. Il parlait yiddish, bien entendu, mais avec un accent que je ne pouvais identifier.

– Que dit-il ?

– Je ne sais pas. Moi non plus je ne comprends pas ce langage.

– Vous ne comprenez pas votre grand-père ?

– Je ne comprends rien. Il ne devrait pas être ici. Il est mort il y a plus de soixante ans.

J'ai regardé les deux vieillards et j'ai constaté une ressemblance suspecte. Il y avait peu de lumière, mais, un instant, j'ai ressenti un équilibre et une tension, tout en suivant ce qui arrivait sans le comprendre. Pouvait-on, de la sorte, agir sur les éléments du passé ?

– Le passé n'est pas un lieu figé, dit le vieillard en écho à mes pensées. Il laissa son regard errer d'un côté et de l'autre de la chambre puis il le fixa sur l'écran vide de la télévision. Il le contempla avec une expression lugubre, incrédule, irritée, tandis que ses ongles rayaient la surface de la table ; le crissement était insupportable. La seule image qui se formait dans mon esprit était celle d'une baraque pleine de cadavres.

– *Shaj*, sembla dire ensuite mon *dzeide*. Son visage s'éclaira encore plus intensément, et il regarda attentivement l'autre vieillard.

– Je ne crois pas aux miracles, dis-je pour m'excuser, mais il faut bien donner un nom à ce qui nous arrive ici.

Je ne suis allé plus loin, parce que j'ai vu que tous deux me fixaient, très surpris.

– Je suis un ignorant, mais j'ai toujours pensé que ces choses pouvaient se produire, dit le vieil homme.

– Quelle pourrait être la raison pour laquelle les choses ne se présentent pas autrement ?

– *Shaj*, répéta mon grand-père.

– Ce mot-là, vous le comprenez ? dit le vieillard.

– Oui, je crois. Il se ressemble dans beaucoup de langues. Il signifie : les échecs.

– Vous voulez jouer une partie ? Les yeux du vieillard s'éclairèrent, eux aussi. Je suis allé vers l'armoire dans laquelle je gardais un jeu en bois, une bonne imitation d'un Staunton<sup>2</sup> et un échiquier que m'avait fabriqué un artisan de Glew<sup>3</sup>. J'ai mis l'échiquier et la boîte sur la table et j'ai commencé à disposer les pièces. Mes

---

<sup>2</sup>- Célèbre joueur qui a conçu le modèle de pièces le plus utilisé depuis lors.

<sup>3</sup>- Banlieue de Buenos Aires.

yeux contribuaient à cette orgie de lumière. Tous ces yeux rayonnaient à un point tel que l'on aurait pu se passer de lampes.

– Allez-y ! dis-je quand les trente-deux pièces furent sur leurs cases respectives. Jouez.

– Vous n'avez pas une pendule ? demanda le vieillard. Mon grand-père parut comprendre et hocha la tête pour approuver l'initiative. J'ai soupiré et ai tiré de l'armoire le vieux réveil que le docteur Campos m'avait donné avant d'aller s'installer en Allemagne. Je l'ai remonté en me disant que je m'exposais à une protestation du fait que ce n'était pas une pendule électronique.

– Autre chose ? Vous voulez peut-être des fauteuils plus confortables ou un juge professionnel ?

– Ne soyez pas stupide, dit le vieillard. Vous ne voyez pas que nous sommes en train de jouer ?

– Une partie d'échecs, ai-je répondu.

– Quoi d'autre ?

Le vieillard secoua la tête et joua le premier. Mon grand-père suivit. Après quatre ou cinq coups, j'eus la certitude que tous les deux connaissaient suffisamment le jeu. Une variante Najdorf classique dans le cadre de la défense sicilienne. Mais c'était assez extraordinaire. Najdorf était arrivé en Argentine venant de Pologne le 24 août 1939 et s'était lancé dans le tourbillon du Tournoi des nations qui se disputait alors à Buenos Aires. Le 13 septembre, tandis que Frampol était bombardée par la *Luftwaffe*, il gagnait la partie contre Ilmar Raud, un Allemand, nazi ou pas, allez savoir ! La petite revanche de Miguel Najdorf était nulle comparée à la destruction de Frampol. Parmi les morts se trouvaient plusieurs de ses cousins. Peu de temps après, toute la famille de don Miguel mourut dans les camps d'Auschwitz ou de Dachau. J'ai chassé de mon esprit tout ce qui ne relevait pas du problème. Le 13 septembre 1939 cette variante n'existait pas, pas même pour son auteur.

La partie disputée entre les deux vieillards se poursuivait selon les canons de la plus pure orthodoxie. Apparemment, tous deux jouaient aussi bien sinon mieux que moi. Un moment, le vieil homme, après avoir pris une bonne initiative leva la tête et me regarda droit dans les yeux.

– Il faut consolider la position, dit-il.

*Il faut consolider la position*, ai-je répété pour moi. Il ne faut pas prendre de risque. Il ne faut pas faire preuve d'audace ; il faut consolider la position. Cela voulait-il dire ce que je supposais ?

La partie se coulait dans le temps. Ma maison s'immergeait dans le passé. Le coup que le vieillard aurait dû jouer, portant la destruction au milieu des noirs, était le pendant du bombardement effectué par la *Lufwaffe* sur Frampol à titre d'« exercice ». Celui qu'il joua, en consolidant la position, opéra comme un lien unissant Frampol à Buenos Aires, 1939 avec le présent. Le village où vivait mon grand-père fut épargné, parce que les avions, malgré leur faible vitesse, ne pouvaient pas le voir. La place centrale avait beau constituer un point d'orientation idéal pour les équipages, ça ne leur était d'aucune utilité. Il n'y avait pas de place. Il n'y avait pas de village. J'imagine l'expression d'incrédulité sur les visages des pilotes, mais, en fait, peu m'importe.

Peu m'importait aussi la position de la partie disputée par le vieillard que j'avais arraché à une guerre et par mon grand-père, arraché à une autre guerre par des forces que je ne comprenais pas, mais qui, sans aucun doute, opéraient en toute efficacité. Est-ce que vous préféreriez parler de magie ? Moi non. Je suis quelqu'un qui ne croit pas à ces sornettes. Néanmoins, une chose était évidente : tant que les deux vieillards joueraient aux échecs, le pont ne serait pas coupé entre le présent et le passé.

Je leur ai fait signe de continuer tranquillement. Deux, cent, un million de parties. Rien ne pressait. Je suis allé à la cuisine et je me suis mis à préparer le thé. Je me suis assuré qu'il y avait des citrons (les Polonais prennent le thé avec beaucoup de citron) et je me suis demandé si ça plairait à l'autre vieillard. J'ai regretté de ne pas avoir le samovar qu'une tante s'obstinait à vouloir m'offrir et que j'ai refusé parce que je trouvais ça un peu ridicule. En fin de compte, on fait comme on peut. J'ai fait chauffer l'eau et suis allé chercher le thé dans le placard. Les vieillards se concentraient sur leur jeu. Rien ne pressait. Puisse cette partie durer une éternité.

FIN



## L'auteur



Sergio Gaut vel Hartman est né en 1947 à Buenos Aires. Auteur très prolifique, il a publié de nombreux récits dans des revues du monde entier. Il a dirigé – et dirige toujours – de nombreuses anthologies ainsi que des revues en ligne et des blogs, dont les plus récents sont : Ráfagas, Parpadeos, [Químicamente impuro](#) et [Breves no tan breves](#).

Présent sur notre site depuis 2004, il nous a fait l'honneur et l'amitié de nous transmettre les textes que nous avons réunis pour vous dans ce recueil.

- > [SON BLOG PERSO](#)
- > [Sur Wikipedia](#)

## Références des textes

Le Déguisement est paru en espagnol, en décembre 2003, dans le n°1 de la revue [SABLE](#) sous le titre : « Disfraz ». Puis en français, dans l'édition française de cette même revue en 2005.

Accrochage au bord du torrent est parue sur le site argentin [Axxón](#), puis sur notre propre site.

De Mort naturelle

Nous trois

Le Cercle se referme – Titre original : « El Circulo se cierra » – est inédit dans sa version française.

Naufragé de soi – Titre original : « Naufrago de si mismo » – est inédit dans sa version française.

Bizarre, bizarre – Titre original : « Extrañas Circunstancias ». Cette nouvelle, inédite dans sa version française, est au sommaire du n° 14 de la revue en ligne SINERGIA dans la rubrique « Delicatessen » (30 ficciones breves).

Triangles de couleur, inédite en français

Les Contaminés – Titre original : « Los Contaminados ».

Un jour parmi d'autres – Titre original : « Un día cualquiera ». Cette nouvelle, inédite dans sa version française, est au sommaire du n° 13 de la revue en ligne SINERGIA.

La réalisation de ce recueil et sa maquette sont © JPP, Juin 2012  
Notre site : <http://pagesperso-orange.fr/jplanque/nouvelles.htm>